

JOURNAL HELVETIQUE

O U

R E C U E I L

D E

Pièces de Morale , de Politique , d'Oeconomie , d'Agriculture , d'Histoire Naturelle & Civile &c. Avec des Pièces fugitives de Littérature choisie , en prose & en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux , les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts , des Manufactures & des Métiers &c.

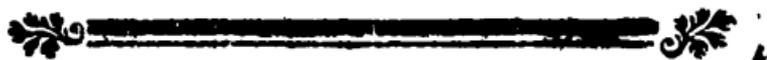
DEDIÉ AU ROI,

OCTOBRE 1768.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXVIII.





JOURNAL

HELVETIQUE.



OCTOBRE 1768.

LES FANTAISIES.

IL étoit minuit passé. Le silence qui régnoit autour de moi, la tranquillité de mon esprit & de mon cœur, tout m'invitoit à me livrer aux douceurs du sommeil: Mes yeux à demi fermés n'apercevoient déjà plus la foible lumière qui éclairoit ma chambre; je sentoïis les apôches de ce repos désiré, pendant lequel des songes consolans & d'aimables prestiges proménoient une ame honnête sur la route du bonheur. Un bruit sourd dont je pénétrai la cause, m'arrache tout à coup de cet état délicieux: On travailloit à forcer ma porte; on y réussit; & l'homme que je craignois le moins dans une semblable conjoncture, mon tuteur, dont la conduite & les re-

gards ne m'avoient pas préparée à cette étonnante apparition, fut alors le seul objet qui s'offrit à mes yeux. Il s'affit près de mon lit, & je ne vis rien ni dans sa physionomie, ni dans son maintien qui dut m'allarmer. Je me préparois à lui demander des éclairciffemens, il me prévint, en me tenant ce discours.

Vous avez peine à revenir de la surprise où vous a jettée ma présence. Dans le couvent que vous avez habité si longtems, on n'a pas instruit vôtre innocence, vous ignorez encore le pouvoir de vos traits. Les complaisances que j'ai eues pour vous, le tendre intèrêt que je vous ai montré depuis la mort des auteurs de vos jours, mes prévenances & mes soins n'ont pas eu, je l'avoue, un caractère assez décidé pour vous éclairer sur mes véritables sentimens: Mais l'heure & le lieu que j'ai choisis pour vous les expliquer, doivent vous en découvrir la nature. Je vous aime, belle LUCIE. J'ai voulu vous le dire avec quelques avantages; ne cherchez pas à m'en punir, car mon dessein n'est pas d'en abuser. Si vôtre cœur est insensible, je n'entreprendrai pas d'obtenir la victoire aux dépens de la probité.. J'ai quarante ans; j'en ai passé vingt dans la dissipation du grand monde, & j'y ai

contracté une façon de penser, & des travers dont je connois moi même l'étrange absurdité. Il en est un qui vous paroitra bien extraordinaire, & auquel je tiens on ne peut pas plus fortement : C'est lui qui m'empêcheroit d'aimer la femme la plus accomplie, si elle étoit la mienne. Plaisante fantaisie ! Ecoutez moi cependant ; j'ai deux propositions à vous faire : Ce que je viens de vous dire a dû vous y préparer en partie Je vous demande votre cœur, ou votre main. Si ma passion vous déplaît, c'est dans le temple de l'himen qu'il faut l'éteindre ; c'est là où je puis recouvrer la liberté que vous m'avez ravie : Je ne cesserai d'être votre amant qu'en devenant votre époux.

Il est aisé d'imaginer l'effet que ce discours produisit sur moi, jeune, sans expérience & sans aucun engagement : Pleine de reconnoissance pour les bontés de M. de * * *, accoutumée à déferer à ses conseils, je fus tentée d'accepter sa main sur le champ, malgré la façon singulière dont il me l'avoit offerte. Une considération m'arrêta : Vous avez quarante ans, lui dis-je, Monsieur, & je n'en ai que seize ; à cette disproportion d'âge veus joignez une bizarrerie qui m'effraye. Non,

je ne saurois me résoudre à devenir la femme d'un homme de quarante ans, d'un homme qui ne me promet que de l'indifférence. Quant à l'autre proposition, elle est trop au dessous de moi pour y répondre. — Que vos refus me coûteront de pleurs ! Où trouverez vous un amant plus tendre & plus vrai ? Que ne tient-il à moi de cesser de vous aimer, mais ne l'espérez pas : Malgré vos rigueurs je ne vous verrai qu'avec les yeux d'un amant, à moins que vous ne m'accordiez un titre que je vous demande à regret. Je vous laisse y penser. Apprenez, par mon respect & par ma retenue, que je ne veux rien devoir qu'à vous-même.

Si je m'occupai toute la nuit de mon tuteur & de sa singularité, si je pris la résolution de l'épouser pour sauver ma vertu, cela étoit naturel. Mon mariage fut célébré avec magnificence, quoi qu'en impromptu. On ne voyoit pas briller sur les visages une joie naïve & pure ; mais grâces à l'art des cuisiniers, à la délicatesse des mets, des vins & des liqueurs, à l'indécente activité de l'imagination, on jargona je ne fais combien de plaisanteries, qui à la rigueur auroient pû passer pour des bons mots ; on montra la plus grande envie de s'amuser. On fit des

grands éclats de rire en me regardant : Les jeunes gens se parlèrent tout haut à l'oreille , les jolies femmes tirèrent un grand parti de leurs éventails. On avoua que M. de***, par sa belle dépense, avoit fait preuve d'un goût exquis. Dans le vrai, il ne manquoit qu'une chose dans cette fête, c'étoit le plaisir. Mais est-on accoutumé à s'apercevoir de son absence dans ce qu'on appelle la bonne compagnie ? J'avois cru jusqu'alors que mon mari n'avoit fait que m'éprouver. Sa fantaisie me paroissoit dépourvue de motif, & mon miroir me rassuroit ; je me faisois un plan de vengeance assez bien raisonné. Mais lorsque je m'attendois à le mettre en usage, à voir tomber mon mari à mes pieds, on m'annonça qu'ayant pris fantaisie d'une jeune & jolie marchande, il l'avoit emmenée dans une terre à soixante lieues de Paris. Ah ! Monsieur, m'écriai-je, dans le premier accès de mon dépit, si j'ai eu la folie de vous aimer, j'aurai sans doute assez de pouvoir sur moi pour renoncer à un cœur déjà usé qui ne fut jamais digne du mien. Vous avez des principes, & la sottise vanité de ne pas vouloir vous en écarter. Oh ! j'en aurai qui vous paroîtront peut-être encore plus bizarres que

les vôtres. Un ami de mon Epoux, DORVAL, m'entretenoit dans ma colère avec une sorte d'intérêt qui ne m'étoit point du tout désagréable. Cela est inoui, me dit-il, c'est une fantaisie où l'on ne comprend absolument rien; tout mon ami qu'il est, je vois clairement qu'il vous autorise. On peut le mener loin. Après tout il n'est pas possible qu'il vous ait aimée. Le nom de sa femme, repoussant à la vérité, ne l'auroit pas totalement changé. Je serois au désespoir de vous faire concevoir une idée qui lui fut désavantageuse; votre fortune étoit considérable, un autre que moi s'imagineroit, en réfléchissant sur les procédés de mon ami... Mais j'écarte tout soupçon qui l'offense. Quoi! me disols-je, un lâche intérêt me rend la victime de M. de***! Le perfide avec quel art il m'a trompée! DORVAL étoit adroit, il parvint à me ramener si souvent au parallèle d'un homme de quarante ans & d'un homme de vingt-cinq, d'un époux volage & d'un amant tendre & pressant, d'un cœur froid & d'un cœur rempli d'une première passion, que M. de*** me parut un monstre en même tems que DORVAL me parut le plus aimable de tous les hommes. Il ne voulut rien brusquer. En ennemi rusé, il attendit du hazard & de

Les soins , une de ces circonstances décisives , où ces grands mots , je vous aime , produisent immenquablement leur effet. Je n'avois point eu des soupers depuis l'absence de mon mari ; il me prit fantaisie d'en avoir deux toutes les semaines. Je priai DORVAL de m'aider à en faire les honneurs ; on peut facilement en prévoir les suites. Que l'instruction du remord est accablante ! Quel jour affreux il porte dans une ame timide ! Ce ne fut qu'à force de dissipation que je parvins à recouvrer quelque tranquillité. Je fus réduite à me fuir moi-même ; je ne connoissois pas alors de plus dangereuse compagnie.

J'eus des soupers ; je les avois payés assez cher. J'y rassemblois des femmes qui p'fessoient pour être aimables , des Abbés qui enseignoient à le devenir , des CLEONS qui vouloient l'être , & quelques gens de lettres qui l'étoient. L'impression que DORVAL m'avoit faite diminueoit considérablement : Cet homme n'avoit ni assez de naissance ni assez de célébrité pour flater mon amour propre ; je prenois pour de l'amour de l'esprit & des manières , choses presque incompatibles avec un cœur tout bonement sensible. Voyant des femmes moins jolies que moi , afficher de plus grandes prétentions , & faire de plus belles conquêtes , il me prit envie

d'aquérir de la gloire en suivant leurs pas. Un grand Seigneur tomba bientôt dans mes fers ; mais je lui rendis le joug si léger , que son esclavage ne dura qu'autant qu'il en falloit pour satisfaire mon caprice & ruiner ma réputation. Dans le dessein de l'établir, je fis ce qu'on appelle un éclat, j'enlevai un acteur célèbre à une femme trop jalouse de ses talens pour me le céder de bonne grace : Nous nous le disputames avec toute l'indécence possible. Elle mettoit dans ses démarches l'adresse & l'habileté que lui donnoit une longue expérience. Je conduisois les miennes avec une chaleur qui n'auroit rien operé d'avantageux pour moi, si le don de mon portrait, ou plutôt les brillans dont il étoit entouré, n'eussent ébloui mon nouvel ORPHEE. Je jouis assez paisiblement de ma victoire, ALCIBE avoit de la physionomie, une taille riche & élégante, une jambe régulièrement belle, sa garde-robe faisoit honneur à son goût ; mais il étoit si complètement bête qu'il n'y avoit pas moyen de passer deux heures tête à tête avec lui sans s'exposer à mourir d'ennui. Je me repentis plus d'une fois de la fantaisie qui me l'avoit fait prendre, & me sus mauvais gré de le garder. Dans ces momens d'humeur je le faisois chanter, & sa voix

me raccommoît avec la stérilité de son esprit. Ce fut alors que M. de *** après une absence de sept mois, jugea à propos de revenir à Paris. La nécessité de feindre une des plus honteuses suites de mes égaremens. Obligée de voir mon mari & de lui cacher le changement qui s'étoit fait en moi, je composai mon visage ; j'affectai beaucoup de réserve & mis la politesse à la place de l'empressement. J'avois bien l'air d'une femme outragée, mais non d'une femme vindicative. Cependant je m'étois conduite trop imprudemment pour en imposer à un homme aussi pénétrant que l'étoit mon mari. Vous me faites pitié, me dit-il, vous ne jouez pas mal : C'est dommage que vous ayez pris un rôle si fatigant & si ingrat. Vous avez donc fait la découverte de votre cœur, je vous en félicite : Vous prenez là un air moqueur qui est à ravir. Fort bien ! voilà justement un regard d'une assurance dédaigneuse, qui prouve que vous avez fait des progrès. L'illusion seroit parfaite, si mes yeux clairvoyans n'apercevoient l'actrice. Écoutez, LUCIE, vous vous faites un art de la fausseté, & cela est inutile vis à vis de moi ; j'ai trop vécu pour être la dupe d'une novice en ce genre : Ne cherchons pas à nous excuser, trai-

tons nous comme si nous ignorions nos torts : Ils n'ont de réalité que celle qu'on veut bien leur donner. De la décence, sur-tout, je n'attenterai jamais sur votre liberté ; mais n'en abusez pas. Par exemple, vous avez fait une dépense peu réfléchie, en m'endettant de plus de vingt mille francs. Vous aviez six chevaux bien appareillés, d'un bon âge, d'où vient les avez vous troqués contre cet attelage de chevaux gris pommelés ? — Le noir est si triste ! il ne m'en a couté que cent louis de retour. La sottise chose que des chevaux tout noirs : Cela ne convient qu'à de certaines gens qui ont un ton si maussade. — Sans me mettre au nombre de ces certaines gens, ne puis-je pas me dispenser d'approuver la nouvelle livrée que vous avez prise ? — J'avoue qu'elle est plus couteuse : Aussi vous conviendrez qu'elle est d'une élégance peu commune ; d'ailleurs il y avoit dans l'ancienne des galons d'un jaune foncé, vous connoissez ma répugnance pour le jaune. — Cette couleur étoit très convenable dans ma livrée. Mais pourquoi avez vous fait repeindre votre fallon ? — Ah ! Monsieur, la Marquise ne pouvoit s'y soufrir ; elle a une répugnance pour le bleu qui passe l'imagination. C'est au point qu'elle mordit un laquais de la Président.

te, parce qu'il avoit un habit de cette couleur. Allez, Monsieur, soyez persuadé que toutes mes prétendues fantaisies sont des choses pensées & réfléchies. Au reste, épargnez moi vos conseils; cela ap-
pésantit: J'ai la tête pleine de ces chevaux gris pommelés que je commence à trouver un peu fades; il y a aussi un certain cocher qui m'inquiète: C'est un garçon d'une taille & d'une grosseur extraordinaire; il appartient à une provinciale qui ne connoit pas son mérite..... Cette conversation fut la seule que j'eus avec mon époux pendant plus de trois mois: Je n'étois occupée qu'à gagner le cocher de la provinciale. J'en vins à bout en lui offrant cinquante louis de gages. Le jour de son entrée fut pour moi un jour de fête, mais mon triomphe dura peu. Le lendemain, comme je finissois ma première toilette, on m'annonça la Baronne de***. C'étoit une femme de soixante ans qui n'avoit jamais eu une beauté moderne, mais une Romaine qui lui eut ressemblé, eut pu passer pour une belle personne. A son début, à son accent breton, à ses premiers propos qui me montrèrent son dépit sur l'enlèvement de son cher cocher, il me prit une envie de rire qui l'obligea de s'arrêter tout court: Je

ne repris mon sérieux qu'à l'aide du sien. Ma chère petite, me dit-elle, sur un ton qui me fit trembler, vous ignorez le respect que vous me devez, & vous l'apprendrez à vos dépens. Vous êtes dans l'usage de contenter vos fantaisies; je me livre aux miennes, & je punis l'impertinence. En prononçant ces derniers mots, la furieuse bretonne s'élança sur moi, me terrassa d'une main vigoureuse, & me chargea de coups. Elle sortit tranquillement après cette action, sans que mes domestiques osassent l'arrêter. On me mit au lit sur le champ. Là, mes réflexions augmentèrent l'amertume de ma situation; mon ressentiment me faisoit imaginer je ne fais combien de projets, dont l'exécution étoit impossible. En prenant la voie de la justice, je pouvois espérer de faire punir la Baronne, mais c'étoit me deshonnorer; je n'avois d'autre ressource que de trouver un vengeur qui engageat son mari à lui faire faire les excuses les plus autentiques, ou à se charger de défendre sa cause l'épée à la main. Je proposai cet expédient à mon musicien. Mais il m'assura qu'il n'y avoit rien qui alterat si sensiblement la voix, ni qui fut plus préjudiciable à un homme de son état que la colère qu'on éprouve en pareille occasion; il ajouta que d'en

entendre parler, il sentoit déjà une diminution considérable de sa voix. En effet il étoit sur le point d'en perdre l'usage. Il me dit cependant que si j'y consentois, il me vengeroit à ravir par un petit vaudeville dont il se chargeroit de composer l'air & les paroles. A cette proposition, mon indignation éclata à tel point, que l'auteur en eut porté des marques, si une prompte fuite ne l'eut dérobé à mon emportement. Dès que mes sens furent un peu calmes, j'envoyai chercher DORVAL comme l'ami de mon mari, comme le mien. Vous devez, lui dis je, prendre part à l'injure que j'ai reçue; l'honneur vous y engage; c'en est assez pour un homme qui en connoit les droits. A ce discours, DORVAL ne répondit que par des plaisanteries sur ma triste aventure. Il se retira, en m'assurant que je lui avois fait trop de graces de compter sur sa vaillance; qu'il admiroit ces preux chevaliers, toujours prêts à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames & à réparer les torts faits à leur réputation, mais que cette profession étoit trop périlleuse, & qu'il me prioit de choisir un autre champion. Tant de duretés excitèrent mon mépris & ma haine. L'agitation inquiète & douloureuse que j'éprouvois alors, me rapella ce tems

heureux, le souvenir de cette nuit délicieuse, de ce sommeil tranquille que M. de *** avoit jadis fait évanouir par sa présence inattendue. Hélas ! me disois-je, c'est depuis ce moment fatal que l'innocence & la paix ont fui loin de moi. Abandonnée à moi-même, contrainte à dévoiler mes peines, je n'ai pas même la douceur de m'attendre à être vengée. Vous l'êtes, s'écria mon mari en entrant dans ma chambre. — Ciel ! & de qui ? Et comment reconnoîtrai-je vos bontés ? Vous l'avouerez-je, Je ne pensois seulement pas à implorer votre secours, tandis que c'est de vous que je reçois la seule consolation qu'il me soit possible de goûter. Madame reprit froidement M. de... Je vous la devois cette consolation ; je me devois à moi-même le soin de punir le Baron de la témérité de sa femme. J'ai été le trouver aussi-tôt que j'en ai été informé. Nous nous connoissons, & je n'ai pas eu de peine à le faire convenir qu'il falloit nous couper la gorge. Il a senti que ce parti étoit indispensable. Nous venons de nous battre ; je l'ai laissé entre les mains de son valet de chambre, & je le crois mortellement blessé : Vous devez être satisfaite. Pour moi, je pars dans l'instant & je vous
dis

dis peut être un éternel adieu. — Qu'entend-je ! Quel trait de lumière a percé dans mon ame ! qu'avez vous fait pour une femme que vous n'aimez pas ? Non, Monsieur, vous ne me quitterez point. — Les momens sont précieux ; la famille du Baron est puissante, voulez-vous m'exposer à porter ma tête sur un échafaut ? Il est des fantaisies qui coutent cher. Ne me retenez plus. — Moi vous retenir ? que j'ajoute l'imprudencce au crime ! le pouvez vous croire ? La seule grace que je vous demande, c'est de me permettre de vous suivre, de vous aider à surmonter les malheurs que je vous ai causés ; j'connais mes devoirs, ils me deviennent chers : Ne m'enviez pas la satisfaction de les remplir ; je ne mérite ni votre amour, ni votre estime ; mais un nœud sacré nous unit. Vous voyez couler mes larmes, mes yeux en répandent pour la première fois ; une épouse autrefois si fiere & si coupable, est maintenant prosternée à vos pieds . . . Que la douleur & son repentir vous attendissent ! Ah ! je commence à vivre, si je parviens à vous toucher. — Oui, tout est pardonné, ton époux est plus coupable que toi ; la manière dont je t'ai fait élever, mes erreurs & mes égaremens,

voilà ce qui t'a trompée; mais ton cœur étoit fait pour la vertu; tu la rapelles dans le mien. O mon amie! Nous avons beaucoup perdu par des imprudences; nous avons cherché le bonheur où il n'étoit pas. Partons ensemble, aimons nous désormais, & nous nous appercevrons tous les jours qu'il est des plaisirs plus réels que ceux que nous avons goûtés l'un & l'autre. Pendant cet entretien; on faisoit les préparatifs de nôtre départ. Nous quittames Paris; & quoique le Baron ne soit pas mort de sa blessure & qu'il ne tint qu'à nous de revenir dans cette capitale, nous avons préféré le séjour d'une campagne riante, chez une Nation estimable par sa simplicité & par ses mœurs. Nos momens sont agréablement remplis, & nous trouvons dans des occupations variées une ressource sûre contre l'ennui & le regret.





L E T T R E

A U N A M I,

Sur le dégoût du monde.

LES discours que je vous ai quelquefois entendu tenir sur la société, me font craindre que vous n'ayez quelque ressemblance avec TIMON, ce Philosophe atrabilaire, à qui on donna le surnom de *baïsseur d'hommes*. Si cela étoit que vous seriez à plaindre ! Sans cesse entouré d'ennemis, c'est sous ce funeste aspect que vous envisageriez vos semblables ; vous chercheriez en vain à vous dérober à leurs regards, vos besoins vous en rapprocheroient malgré vous : Votre cœur, ulcéré par cette malheureuse aversion, vous porteroit à fuir dans quelque solitude pour y jouir de vous-même : Mais en jouiriez-vous effectivement ? Ces idées sombres & mélancoliques, qui vous auroient arraché du milieu des hommes, vous y accompagne-

roient nécessairement. Le principe de vos sentimens subsisteroit toujours, & feroit votre supplice. Je souhaite que les réflexions suivantes détruisent cette humeur austère & chagrine qui vous consume, & fassent renaître dans votre ame cette heureuse sensibilité, qui, bien dirigée, nous fait aimer nos semblables.

Quelques Philosophes ont à la vérité peint les hommes sous les couleurs les plus noires: Ils ont voulu nous faire envisager la société comme un assemblage de bêtes féroces, acharnées les unes contre les autres. Uniquement attentifs à ce funeste intérêt, qui divise les hommes aussi-tôt qu'ils sont réunis, ils ne voyoient point que l'intérêt général, qui combat sans cesse cet intérêt particulier, attache le genre-humain par une chaîne immense qu'il ne peut jamais détruire. Ils ont exagéré les desordres de la société pour avoir le triste plaisir de les combattre & pour donner plus de poids à leurs discours. Quelques-uns, conduits par un orgueil secret, qu'ils cachotent sous le voile de la modestie, ne s'élevoient contre les vices de leur tems, que pour s'attirer l'admiration de leurs semblables, en leur faisant accroire, qu'élevés au dessus des autres hommes, ils étoient exempts de la corruption générale.

D'ailleurs, c'étoit un moyen de faire briller leurs talens, & de s'acquérir du crédit sur l'esprit de leurs contemporains. Mais si ces Philosophes avoient effectivement eû de leurs semblables une opinion si désavantageuse, auroient-ils recherché si soigneusement leur estime & leurs suffrages? Fuyez, dit SENEQUE, la compagnie de la multitude, fuyez même la compagnie d'un petit nombre de personnes : Je dis plus, fuyez celle d'un seul homme. Qui est-ce qui croiroit que ce Philosophe austère, qui vouloit qu'on abandonnât la société pour vivre dans la solitude, passoit ses jours dans une cour odieuse, où régnoient les vices les plus honteux? Auprès d'un Prince dont la mémoire sera à jamais en exécration chez les hommes? Je veux bien croire que SENEQUE pratiquoit au milieu des vices de ses concitoyens la vertu, dont il fait l'éloge dans tant d'endroits de ses ouvrages; mais celui qui regardoit la solitude comme l'azyle du bonheur, sembloit se contredire, en restant constamment dans une cour perpétuellement agitée par les vices & les cruautés de NERON.

D'autres, irrités contre le genre humain, par les disgrâces qu'ils éprouvent, & dont ils ne devoient souvent accuser que leur

imprudence, cherchent à se venger par des satyres: Ils font de leurs semblables des portraits injurieux, dont ils rougiroient eux mêmes, s'ils n'étoient malheureusement aveuglés par cette injuste aversion qu'ils nourrissent dans le cœur. Jugerez-vous de vos semblables sur des écarts odieux, dictés par la haine & par la vengeance? Écoutez **CONSTANCE**: Un Philosophe de nos jours la fait parler avec beaucoup de sagesse & de vérité. **DORVAL**, vous vous trompez. Pour être tranquille il faut avoir l'approbation de son cœur, & peut être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'en porterez point la première, si vous quittez le poste qui vous est marqué. **SENEQUE** ne consultoit que son esprit lorsqu'il engageoit **LUCILIUS** à fuir la société: S'il eût descendu dans son cœur, s'il eût écouté la voix de la nature, dont il se disoit cependant le fidèle sectateur, il auroit vû comme le Philosophe moderne dont je vous parle, que le sage n'abandonne jamais ses semblables à qui les exemples sont nécessaires. Que deviendroit la société, si ceux qui peuvent lui rendre les plus grands services par leurs talens & par leur conduite, se retiroient dans les déserts pour y mener une

vie contemplative? Est-ce donc-là le but de la nature?

On remarque dans les hommes, dit M de BURLAMAQUI une inclination naturelle qui les rapproche, & qui établit entr'eux un commerce de services & de bienfaits, d'où résulte le bien commun de tous, & l'avantage particulier de chacun. L'état naturel des hommes entr'eux, est donc un état d'union & de société. D'ailleurs, il est bien manifeste que c'est là l'état primitif, puisqu'il n'est point l'ouvrage de l'homme, & que c'est Dieu lui-même qui en est l'auteur. Les animaux qui suivent uniquement l'instinct que la nature leur a donné, qui sont soumis à des loix invariables, qu'ils ne peuvent enfreindre, qui ne sont point jettés ça & là par de futiles raisonnemens qui nous égarent; les animaux, dis je, ne vivent point dans une entière solitude. La tyrannie que l'homme exerce sur eux, la guerre continuelle qu'il leur fait, les rend fugitifs à la vérité; mais ils se cherchent les uns les autres: Ils s'attroupent; quelques-uns même ne vont que par bande & ne se quittent point. Les sauvages qu'on a trouvés dans différentes contrées, comme celui qu'on prit dans les forêts de Lythuanie

ne vivoient dans cet état folitaire & malheureux , que parce qu'ils ne connoiffoient point d'autres hommes auxquels ils puffent s'attacher , & qu'ils ne portoient pas leurs penfées jufqu'à imaginer qu'il y eût d'autres êtres de leur efpèce. Mais il y a tout lieu de croire qu'ils vivoient comme les animaux dont ils étoient entourés , qu'ils s'attachoient à ceux qu'ils pouvoient fuivre , & qu'ils ne les abandonnoient que quand ils venoient malheureusement à les perdre. Ces MANDRILLES , qu'on trouve dans les déferts d'Afrique , & qui tiennent tant de chofes de l'efpèce humaine , qu'on feroit tenté de les ranger dans la claffe des hommes , vivent en fociété. Ce n'eft point la crainte qui les réunit ; car qu'ont ils à craindre dans leurs forêts ? Mais l'amour que chaque être a naturellement pour un être femblable à lui.

Je fais qu'un célèbre écrivain moderne , après avoir fait des peintures auffi belles qu'effrayantes des ma'heurs de la fociété , engage les femblables à retourner dans les forêts dont ils font fortis , à reprendre cette vie naturelle que mènent encore aujourd'hui quelques favauges , qu'il nous propofe pour exemple , & qui ne font point la v'ct'ne de ce déluge de maux qui nous accablent. Mais ces favauges , dont nous

parle cet auteur, jouissent eux-mêmes des douceurs de la société. Les CARAIBES, ce peuple qui s'est le moins éloigné de l'état naturel, est aussi fortement attaché à la société que nous le sommes à la nôtre. Leurs besoins ne sont pas à la vérité en aussi grand nombre; ils ne sont pas le jouet d'une multitude de passions factices, qui détruisent insensiblement notre être par de violentes secousses qu'elles nous font éprouver à chaque instant; mais ils ne sauroient se passer les uns des autres: C'est à cette communication réciproque qu'il doivent l'état heureux & tranquille dont ils jouissent.

Supposons qu'adoptant les maximes de cet écrivain, qu'on peut accuser d'avoir un peu trop écouté son humeur, nous abandonnons les lieux qui nous ont vû naître, pour nous enfoncer dans les déserts, & nous mettre au rang des animaux, en serions nous plus heureux? L'indépendance de l'état que nous embrasserions nous dédommageroit-elle de tous les maux qu'il produiroit? Pour jouir de cette félicité, dont elle nous fait des peintures si touchantes, il faudroit nous dépouiller en un instant de toutes les idées que nous avons acquises, ainsi que de tous les besoins que nous nous sommes faits.

L'auteur que je viens de citer, a-t-il pu espérer ce changement ? A-t-il pu se flatter que les tristes vérités qu'il annonçoit aux hommes, leur feroient abandonner la société, qui leur est nécessaire, pour mener une vie errante & vagabonde qui les rendroit misérables ? Quelques missionnaires, dit il, forcés de quitter les sauvages, avec lesquels ils avoient vécu pendant quelque tems, regrettoient la société de ces hommes simples, dont ils vantoient la douceur & la bonté. Mais ne pourroit-on pas aussi citer parmi nous des hommes qui vivent heureux dans la petite société qu'ils se sont choisie ? Qui goûtent tous les plaisirs que doit procurer à des âmes sensibles les charmes d'un commerce dont l'intérêt est banni ?

Je conviens avec vous qu'un homme à qui la nature a donné un cœur droit & vertueux, ne peut quelquefois s'empêcher de gémir sur les désordres dont il est le témoin, & peut-être la victime ; qu'il y a des momens où l'indignation succède à ces momens de pitié, où le puissant ne lui paroît qu'un tyran qui du poids de son injuste pouvoir écrase le foible ; où le riche augmente encore les malheurs de l'indigent par le faste orgueilleux avec lequel il étale ses richesses ; où l'homme en

place commet à chaque instant les injustices les plus odieuses; où la terre en un mot ne lui paroît plus que le théâtre funeste où le fort écrase le foible, où l'injuste opprime l'innocent, où le riche insulte aux malheureux. Dans ces momens fâcheux, la solitude paroît l'unique azyle où la vertu puisse être à l'abri des traits de la méchanceté. J'ai comme vous, éprouvé ces cruelles agitations. Mon ame alors étoit absorbée par les réflexions les plus amères; mon cœur déchiré par une sensibilité excessive, faisoit des efforts pour étouffer cet heureux sentiment, qu'il ne falloit que modérer. Mais ce peu de trouble dispaçoit peu à peu; le calme succède à cet orage passager; le jugement devenu plus serein, envisage les choses sous une autre face; les hommes qu'on étoit sur le point de haïr, ne sont plus que des êtres malheureux & dignes de compassion. Celui dont le pouvoir tyrannique excitoit nôtre indignation, est souvent un misérable qui voudroit pouvoir impunément descendre du faite de sa grandeur, qui fait son supplice; son cœur dévoré par une ambition démesurée, ne lui donne jamais de relâche; il ne jouit pas d'un moment de repos. Ce riche qui marche insolemment avec tout l'appareil de l'opulence,

est souvent plus à plaindre que l'indigent qu'il méprise : En proie aux inquiétudes les plus cruelles, aux désirs les plus immodérés, sa vie n'est qu'un tissu de chagrins qui le consomment : Les richesses dont il se pare en public sont autant de chaînes qui l'accablent en secret. Cet homme à qui sa place donne le pouvoir d'élever les particuliers au plus haut degré de la fortune, ou de les en faire déchoir, est aussi malheureux : La haine publique dont il est chargé lui fait sentir à chaque instant qu'il est au fond du cœur un Juge sévère, qui y plaide la cause de l'humanité, & qui devient un bourreau qui ne l'abandonne jamais. Est il un être plus malheureux que le méchant ? Son ame, agitée par les remords, ne lui présente que les tableaux les plus effrayans. Solitaire au milieu de la société, dont il est séparé par la malignité de son cœur, il ne voit dans ses semblables que des objets de haine. Il n'a pas même la triste consolation de voir finir sa misère lorsqu'il a satisfait son ressentiment & sa vengeance. Le vautour qui déchire les entrailles toujours renaissantes de PROMETHEE peint admirablement l'état affreux du méchant. Cette perversité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieu-

ses, qu'on remarque dans certaines vengeances, ne sont autre chose que les efforts continuels d'un malheureux qui tente de se détacher de la roue. Ah ! mon ami, quelques maux que la société produise, il est encore des âmes vertueuses qui fournissent paisiblement leur carrière au milieu des ingrats qu'ils font chaque jour ; qui préfèrent à la solitude le doux plaisir de faire des heureux ; & qui regardent la place qu'ils occupent comme un poste où le ciel les a placés pour faire le bien. On peut comparer la société à un vaste tableau, où l'on voit d'un côté des voleurs qui dépouillent & assassinent un passant ; des combattans qui de sang froid cherchent à se donner la mort ; des indigens, qui, les larmes aux yeux, mendient leur subsistance. Mais on voit de l'autre des familles rassemblées, dont les jours heureux sont filés par l'union & la tranquillité ; des amis sur le visage de quels est peinte la joie de se revoir ; des hommes sensibles, qui secourent des malheureux ; des citoyens généreux, qui, par leurs soins & leurs travaux, procurent à leurs compatriotes l'abondance & la tranquillité. N'allez cependant pas croire que je veuille ici vous interdire entièrement la retraite ; c'est à elle que je dois les plus beaux

jours de ma vie. Mais il faut savoir al-
 lier le monde & la solitude. Celle-ci nous
 apprend à nous conduire avec prudence
 lorsqu'il s'agit de vivre dans l'autre. Je
 finis par une réflexion de M. l'Abbé YVON.

„ Rarement l'étude est utile lorsqu'elle n'est
 „ pas accompagnée du commerce du mon-
 „ de. Il ne faut pas séparer ces deux cho-
 „ ses ; l'une nous apprend à penser ; l'au-
 „ tre à agir ; l'une à parler , l'autre à
 „ écrire : L'une à disposer nos actions ;
 „ l'autre à les rendre faciles. L'usage du
 „ monde nous donne encore l'avantage de
 „ penser naturellement ; & l'habitude des
 „ sciences celui de penser profondément. „





LES BOEUF S.

A L L E G O R I E.

J'AVOIS une vive curiosité de converser avec les animaux. Un Philosophe Indien qui possédoit le secret de faire passer les âmes humaines dans les corps des bêtes m'envoya quelque peu de son essence merveilleuse, & je ne tardai pas à en faire usage. J'étois à la campagne avec diverses personnes, auxquelles je dis que j'avois le moyen de leur procurer le même amusement : Toutes me le demandèrent avec instance : Nous primes chacun une goutte d'essence. L'âme d'une jolie personne de la compagnie passa à l'instant dans le corps d'une fauvette, qui écoutoit les ramages de son amant. Un jeune homme pâle & défait, vieillard de vingt-deux ans, choisit le moineau & un petit maître manqué alla, sans réflexion & par instinct habiter la tête d'un singe, d'où il n'est jamais revenu. (*) Pour moi, j'avoue que je me

(*) Quelques uns croient que l'âme du singe changea

sentis de la prédilection pour ces animaux, si utiles à l'homme, dont la docilité se soumet à l'empire d'un maître, souvent brutal, qu'ils pourroient écraser d'un seul coup. Un troupeau de bœufs passoit à cent pas de nous; je passai dans le corps du plus grand.

Quel fut mon étonnement quand je vis que cet animal avoit la faculté de penser! Je me rapellai alors divers êtres humains, dont l'épaisse corpulence ne sembloit annoncer que matière toute pure, & chez lesquels cependant j'avois trouvé du bon sens, même de l'esprit, tandis que plus d'une figure élégante n'avoit jamais pû me fournir une bonne raison de lui soupçonner plus que de l'instinct. Mais poursuivons; j'ai bien d'autres choses à dire.

Non seulement j'aperçu dans le bœuf la faculté de penser; bien-ôt, conversant avec lui, je le reconnus pour un Philosophe.. Philosophe! ha! ha!..... Je vois votre surprise, Messieurs les beaux esprit; vous me prenez sans doute pour un GUL-

LIVÉ

changea aussi de demeure & vint à son tour à animer le corps du petit maître, Mais le fait n'est pas bien éclairé; & je ne veux pas l'affirmer, crainte des conjectures.

LIVER, un CYRANO, un PINTO, un voyageur M, ou quelque chose de pire encore. Mais un peu de patience. Je ne parle point de ces Philosophes à la mode, hardis scrutateurs de mille choses incompréhensibles à l'homme, beaux discoureurs en maximes, qu'ils ne pratiquent jamais; élégans, sublimes, dédaigneux sur-tout, & méprisans le lot vulgaire: Tant d'esprie ne tombe pas dans un vil animal. Le mien étoit un de ces philosophes à l'antique, doux, patient, modeste, circospect; peu curieux de ce qui ne le touchoit point, négligeant le brillant pour l'utile, & rapportant toutes ses réflexions à une sagesse pratique. Vous m'avouerez maintenant, qu'un pareil philosophe pouvoit bien être un bœuf.

Tous ceux du troupeau étoient à peu près de même trempe. Je liai conversation avec eux, & l'un des plus réfléchis, se trouvant déjà rassasié d'une barbe excellente, voulut bien répondre à mes questions.

Je vous admire, lui disois je, mes amis; vous êtes beaucoup plus forts que l'homme, & cependant vous vous soumettez à son joug; vous travaillez pour son service. Et pourquoi non? me répondit-

il. Le travail n'est point un mal ; il excite nôtre appétit, il entretient nos forces & nôtre santé. Et puis tout est réciproque ; si nous travaillons pour l'homme, il travaille à son tour pour nous : Il nous conduit dans les meilleurs paturages, il veille à nôtre sûreté & nous défend contre les bêtes féroces ; il nous bâtit des retraites. il nous amasse des provisions pour la saison des neiges & des frimats. N'est-il pas juste que nous le recompensions de tant de soins, en le soulageant dans ses travaux ?

Mais vous êtes bien bon, repris-je ; pensez vous que l'homme prenne tous ces soins pour l'amour de vous ? Il vous nourrit, il vous engraisse pour son usage. Cela peut être, dit mon philosophe ; chacun se cherche dans ce qu'il fait ; mais on n'y doit pas regarder de près. Quand une action tourne à nôtre avantage, pourquoi en rechercher scrupuleusement le motif ? Ce seroit ouvrir une porte à l'ingratitude, & troubler tout le charmant commerce des offices mutuels. Quant à nous, nous ne subtilisons point tant dans nos recherches : Les soins des hommes nous sont agréables & utiles ; nous les servons à nôtre tour, sans chagrin, sans regret, & même avec plaisir.

« Mais la liberté , dis - je Oh ! la liberté ! reprit le quadrupède ; c'est bien à vous , qui venez d'entre les hommes , à parler de liberté ! Je ne vois dans chaque Royaume de nôtre Asie , que des millions d'hommes esclaves d'un seul homme , & souvent du pire de tous , misérables jouets de ses caprices , & victimes déplorables de ses passions . Notre pasteur prend soin de nous ; il pourvoit à nos besoins , il se garde bien de nous enlever nôtre fourrage & de nous laisser mourrir de faim : Le maître impitoyable des hommes leur enlève souvent leur subsistance , & se met peu en peine d'en fournir à ceux qui manquent de tout . Pour comble de maux , il rassemble quelquefois les plus vigoureux de ses esclaves , & les mène égorger d'autres esclaves , qui ne les ont point offensés , qu'ils ne connoissent même pas . On ne nous a point encore conduits à ce comble d'horreur ; que des animaux de même espèce se déchirent & se tuent sans sujet , c'est une fureur particulière aux chiens , qui se sont corrompus par un commerce plus familier avec l'homme .

Nous nous écartions en causant , & insensiblement nous nous trouvâmes éloignés du troupeau . Tout à coup le bouvier son-

dit sur nous en colère, & nous maltraita brutalement. Eh bien! dis-je, à mon compagnon, que dites vous maintenant! que vous semble des coups de fouet? Cela est incommodé, dit-il, mais que faire? Les mouches m'importunent aussi; irai-je me mettre en colère contr'elles? Voilà qui est magnanime, repris-je, vous avez souvent occasion sans doute, d'exercer une patience si héroïque. J'en conviens, dit le bœuf, & cet homme est colère; il s'abandonne souvent à l'humeur, comme un enfant. J'ai pitié de son emportement, je lui donne par mon sang froid l'exemple de la modération. Ah! vraiment, m'écriai-je, voilà de la philosophie, & de la plus exquise. Mais, me dit il, que voyez vous donc là de si surprenant! Eh! je vous prie, croyez vous faire beaucoup, si vous êtes tranquille & content, lorsque tout va au gré de vos desirs! Ne mettez vous pas la patience au nombre des vertus? Parmi nous, on la juge aussi louable que nécessaire; & chaque jour nous en éprouvons l'utilité. Que sert-il de regimber contre le mal? on ne fait que l'aigrir. Il s'adoucit pour celui qui le souffre patiemment. O hommes orgueilleux, vous attribuez à l'insolence notre patience, tandis qu'elle nous élève réellement fort au dessus de vous.

Quand vous vous livrez à vos emportemens contre de fidèles domestiques, voyez ce qui arriveroit, si nous n'étions pas plus raisonnables ! nous nous emporterions de nôtre coté , nous secouerions le joug ; nous romprions de foibles liens , & vous péririez sous une corne meurtrière , ou au moins nous vous échaperions ; vous perdriez nos services. Mais nous perdrons aussi les soins que vous nous donnez , des retraites commodes contre les injures de l'hiver ; d'excellentes provisions ; les hommes nous poursuivroient dans les bois , ils nous traiteroient comme ils traitent les bêtes sauvages. Nous prévenons tous ces inconvéniens par nôtre patience , par le mépris que nous faisons de quelques vains emportemens. Je loue cette magnanimité , lui dis-je , & je l'admire d'autant plus , qu'elle va jusqu'à vous laisser égorger , pour servir de pature aux hommes. On se doute parmi nous de ce que vous dites ; reprit-il , & nous avons vu quelquefois des choses , qui pourroient nous faire juger , que l'homme ne nous engraisse que pour nous sacrifier à sa gourmandise. Mais nous ne nous en mettons point en peine. Le sort commun des animaux est de mourir ; qu'importe la manière ? Si un mou-

vement naturel nous fait regimber quand nous voyons très clairement les apprêts de notre mort, jusqu'à ce moment nous nous en épargnons les horreurs, en ne la prévoyant point. Nous jouissons paisiblement du présent, sans nous mettre en souci de ce qui doit suivre.

Quoi ! vous vous applaudissez d'un manque de prévoyance, de ne point penser à l'avenir ? Oui, en vérité, dit-il, & très sincèrement, car c'est là la source de notre bonheur. Hélas ! l'exemple du pauvre homme qui nous soigne suffiroit pour m'en convaincre. Il va, il vient sans cesse, il se tourmente pour accumuler dans sa maison les fruits de la terre ; les soucis sont peints sur sa face : Si le ciel se couvre de nuages, si l'orage s'apprête, il tremble pour ses moissons ; moi, je ne pense qu'à me mettre à l'abri.

Mais ne voyez vous pas, que par sa prévoyance, il vous amasse de quoi vivre commodément pendant l'hiver ? Eh ! oui je le sens ; aussi travaille-je pour lui par reconnaissance ; car je ne veux pas le regarder orgueilleusement comme un être destiné à me servir. Mais en profitant de sa prévoyante industrie, nous jouissons de notre paisible nonchalance. Chez nous le sentiment des biens présents n'est point

troublé par des désirs inquiets, ni empoisonné par la crainte des maux à venir : Nous ne sentons jamais que le mal présent ; & pourvu que le corps soit exempt de douleurs, nous sommes très heureux. Accoutumés au travail, il n'est point une peine pour nous ; & déliés du joug, nous nous délassons agréablement, nous réparons nos forces, nous broutons en paix l'herbe des champs, sans nous la disputer, nous en savourons la douceur : Un lit de mousse s'offre à nous, sous l'ombrage des hêtres, & nous invite au sommeil. O hommes, s'il vous étoit donné de vivre comme nous ! Mais votre éternelle inquiétude vous en rend incapables.

Comment donc ? lui dis-je alors ; vous visez à l'éloquence. Cela me surprend d'autant plus que vous n'avez pas ici les occasions de vous exercer. Il me semble que vous vous entretenez fort peu avec vos compagnons ; & à dire vrai, cela me dégouteroit de vivre avec vous. Le plaisir de s'entretenir avec ses semblables, me paroît la plus grande douceur de la vie ; & c'est par là, malgré tout ce que vous pourrez dire, que l'espèce humaine l'emporte de beaucoup sur la vôtre.

Mon pauvre ami, me dit il, je veux bien, vous confier mon histoire; J'ai animé autrefois le corps d'un homme; j'ai beaucoup vécu dans le monde, même dans les plus brillantes compagnies: J'y ai tant entendu parler, que je rends grâces au destin de ce qu'il m'a fait passer dans une espèce muette. Je m'entretiens maintenant avec moi-même; je contemple la nature, j'admire le spectacle de ses merveilles, & je jouis de ses bienfaits Il se remit à brouter l'herbe.

Pardon, lui dis je, mon babil importune sans doute un Philosophe si fort ami du silence. Encore une seule objection: Je ne veux point vous irriter contre l'espèce humaine, parmi laquelle je vais retourner; mais dans votre indulgence pour les hommes, leur pardonnez vous aussi de vous avoir privés des plaisirs de l'amour? L'amour! dit-il, ah! vous réveillez chez moi une idée pleine de charmes..... mais tout bien considéré, oui je pardonne à ceux qui m'ont mis hors d'état d'en goûter les douceurs. Je les payois trop souvent par des peines cruelles. Aujourd'hui une paix profonde remplace des plaisirs d'un moment. Voyez ces fiers taureaux; l'amour seul trouble leur concorde; quel-

quelquefois pour une genisse, ils ensanglantent nos plaines: Je ne puis regretter une passion, qui, dans ses accès, nous rend aussi fous que les hommes.





L E T T R E

A U C O R R E C T E U R

Du Journal Helvétique.

M O N S I E U R !

JE n'ai pû qu'être bien surpris de ce qu'ayant le bonheur de vivre sous la domination d'un des plus grands Rois & d'un des meilleurs citoyens du monde, puisque l'ordre des Francmaçons, véritable pépinière de ces Citoyens est honoré de son suffrage & de sa présence: Vous ayez pû comettre une faute aussi grave dans l'impression de la lettre que je vous ai envoyé dans le dernier Journal d'Août 68. p. 213. en imprimant. *Nous autres Francmaçons qui avons vû la lumière, après nous être heureusement dépouillés de tous maux: Au lieu de mettre, conformément à la lettre que vous aviez sous les yeux: De tous métaux.* Cette faute m'a montré tout de suite que vous n'étiés pas Francmaçon, & je n'ai pû comprendre par-là même,

comment vous aviez négligé un moyen aussi simple, de vous approcher du trône & de compter ainsi votre Maître parmi vos frères.

Vous êtes donc profane, comme nous difons dans notre langage (à peu près dans le sens que les Romains appelloient du nom de *barbares* tous ceux qui n'étoient pas leurs concitoyens,) je dois par conséquent vous expliquer ce que j'ai voulu dire, d'où résultera la conviction, que votre faute d'impression est l'une des plus considérables qu'on pût faire.

J'aurois pû dans cet endroit m'expliquer d'une façon plus détournée en disant, que le Francmaçon ne voit la lumière qu'après s'être détaché de ce métal perfide, qui fait tant d'ingrats & si peu d'heureux, & le lecteur pénétrant eût d'abord deviné par où du moins l'argent. Et vous comptenez, sans vous révéler notre secret ; qu'un homme qui aspire à la qualité supérieure de citoyen du monde, d'ami des Hommes au superlatif, doit n'envisager son individu que comme servant au bien général, qu'il doit tourner toutes ses facultés à l'avancement de ses frères, au progrès des arts & des sciences, au bonheur en un mot de la gent humaine. Que ce sacrifice qu'il fait de ses biens à la société

est une conséquence nécessaire, de ses principes, que sans ce sacrifice il ne devoit se considérer que comme un faux frère, un maçon de nom & non un francmaçon.

Mais nous sommes bien éloignés de nous libérer de tous *maux* comme vous le disiez, en devenant francmaçons: Nous avons les maux de l'individu & ceux de l'espèce: Chacun de nous a ses soucis, ses peines, ses chagrins, beaucoup sont mécontents de leur sort aussi bien que les autres hommes; ou ne savent se trouver heureux; tous participans aux foiblesses humaines sentent à chaque instant que les biens sont précaires, que la vie est un songe, que le passé ne laisse guères plus de traces dans l'esprit que le vaisseau dans l'onde qu'il sillonne, que l'avenir ressemble à ces horizons lointains, dont la vue la plus fine ne peut démêler les bornes. Ce seroit donc promettre ce que nous ne saurions tenir, que la libération de tous maux. Le francmaçon scrupuleux à garder son secret, l'est également à ne point exagérer les avantages de son état, comment ceux qu'il admet dans son ordre, pourroient-ils être aussi satisfaits qu'ils le sont, s'ils se voioient trompés dans leurs espérances. Vous allez juger de ce qu'est l'ordre des francmaçons par le discours que

J'adressai à la Loge... en... quand j'en fus reçu Orateur.' Ces fortes de morceaux d'un genre peu connu, sont neufs pour bien des lecteurs, & comme j'ai parû vous quereller un peu d'entrée, je veux réparer ma mauvaise humeur par cette politesse : Je me rappelle aussi que je ferai par-là d'une pierre deux coups, quelques frères maçons désirans avoir cette pièce qui dans le fond n'a de prix que par sa nouveauté, & que maints Orateurs plus diserts & plus pénétrés que moi de nos grands mystères, ont rendu sans doute avec beaucoup plus d'onction & d'énergie.

Très vénérable, Surveillant, Maîtres, Compagnons, Apprentifs, mes très chers frères.

La reconnoissance qui m'ouvre la bouche fait disparoitre la témérité dont vous pourriez me taxer, si j'entreprendois de parler des grands mystères de nôtre Ordre devant des personnes aussi éclairées & que je me ferai toujours honneur de reconnoître pour mes maîtres, non mes frères, le sujet dont je vais vous entretenir un instant est bien plus simple & par-là même plus à ma portée : Reconnoître ce que je vous dois, vous en remercier, laisser parler mon cœur, voilà mes chers frères, quel est mon dessein, voilà comment je

vais payer ce que je me dois à moi-même & satisfaire à mes premières obligations envers cette auguste loge.

Je ne fais pas difficulté de lui donner ce titre d'auguste quand je la compare à celles que j'avois fréquenté jusqu'à ce jour. Ici je crois voir le Soleil levant tout rayonnant de la gloire qui l'environe, & répandant de tout côté la lumière & la vie, là paroissoit un foible lumignon qui ne pouvoit répandre qu'un reste de clarté qu'il avoit emprunté de la maçonnerie & qui risquoit à tout moment d'être éteint par le désordre, les passions ou l'ignorance; Loges à bon droit surnommées bâtardes. Leur Père est l'intérêt, leur Mère est la table, & l'indiscrétion leur compagne fréquente: Pourquoi me disois-je souvent, ne sçais-je point voir ces beautés qu'on m'a dit résider dans la maçonnerie? Que ne goute-je ces plaisirs purs dont elle se vante? Où est cette vive lumière dont elle éclaire les esprits? Qu'est devenu ce baume salutaire dont elle fortifie & améliore le cœur? Ces doutes assurément, étoient bien capables de m'entacher d'incrédulité & de préjugés, déjà je commençois à n'être plus qu'un manoeuvre ignare, j'équarrois mes pierres sans règle & sans succès, je ne maniois la truelle qu'a-

vec. maladresse & défiance: Quand je me suis vu rappelé par vous à la bonne voie, quand vous avez assuré mon travail, & réjoui mon cœur, & que de concert avec tous mes frères ici présens, j'ai vu qu'un édifice entrepris par la raison, tracé par l'ordre, gouverné par la sagesse & exécuté par les vertus, devoit être un édifice parfait en tout point, très digne de l'homme & bien glorieux pour un frère maçon.

Je sens d'autant mieux mes chers frères, le bonheur que j'ai de vous être associé, que je deviens ainsi, le citoyen de la République des maçons où je n'étois auparavant que simple voyageur, je suis comme légitimé par vous, pour participer aux richesses de l'amitié qui vous lie, jouir des douceurs de la fraternité dont vous faites gloire, me perfectionner dans cet esprit de charité qui vous caractérise, & m'associer en un mot, aux vertus que je vois briller parmi vous, dont les heureuses influences répandent dans l'ame, cette tranquillité, cette sécurité, cette joie que le Profane ne ressentit jamais. Aussi l'un de nos plus grands Architectes, le très vénérable S avoit-il raison de s'écrier à l'aspect sans doute, du bonheur auquel participe le Maçon droit. O que bienheureux est l'homme qui trouve la sa-

gesse & l'homme qui met en avant l'intelligence, longueur de jours est en sa droite & dans sa main gauche sont les richesses & l'honneur, les voies sont des voies agréables & tous les sentiers ne sont que paix.

Oui mes chers frères, je reconois bien que ce n'est que de ce moment que je goûte véritablement la félicité maçonnique. Il n'y a qu'un jour que je me trouvois isolé au milieu de la société des maçons à laquelle on m'avoit flatté de m'unir : Ne voyant à peu pres que des freres en qui je ne distinguois pas cette empreinte de justice, de bienfaisance & de grandeur qui est comme la pierre de touche du maçon & le symbole du corps distingué, que chacun d'eux doit représenter, comment pouvois-je me persuader qu'ils étoient les membres d'un corps aussi respectable, comment croire qu'ils étoient marqués au bon coin & comment ne pas suspecter jusqu'à ma propre science, quand je la vois contredite par tant d'irrégularités & de désordres.

C'est à vous mes chers frères, qu'il étoit donné de perfectionner mes connoissances, c'est vous qui deviez me fournir une règle sûre, c'est avec le niveau d'une *Loze Constituée*, fille légitime de la vénérable
 loge

- loge de St. Jean , que je devois appren-
 dre à redresser mes pas & corriger mes
 voies, c'est sur ces colonnes qui dureront
 autant que les siècles, que je devois
 - apprendre de vous à élever un édifice per-
 manent, grand par les auteurs, plus grand
 - encore par les usages, un édifice compassé
 par l'intelligence, cimenté par la force,
 paré de la beauté elle même, & embelli
 par la demeure ordinaire qu'y fait le bon-
 - heur : C'est chez vous que je devois re-
 - connoître que le vrai maçon est toujours
 - placé entre l'équerre & le compas, & que
 son secret est constamment renfermé dans
 une boete mystique, qui ne tient pas à
 moins qu'au fil même de la vie : Secret
 cependant qui tout caché qu'il est pour le
 profane produit des effets excellens & bien
 : actifs, aussi salutaires aux frères maçons
 que précieux à l'humanité toute entière.

- Heureux que je suis de vivre sous vos
 loix, qui sont celles de la Liberté, de l'é-
 galité, du bonheur, je penserai sans cesse
 - à ce jour comme à l'un des plus fortunés
 - de ma vie, puisque ce n'est à proprement
 parler, que de ce moment que je puis
 dater la nouvelle carrière de satisfaction
 que je vais courir. La charge dont vous
 venez encore de m'honorer me fera un

nouveau sujet de donner tous mes soins à la remplir d'une manière qui se rapporte en quelque sorte à l'idée favorable que vous avez bien voulu prendre de moi : J'avoue que je crains d'avantage de tromper votre attente que je n'espère de la surpasser, surtout en succédant à un Orateur dont les talens sont si généralement reconnus, & dans les qualités duquel je n'ai autre chose à regretter que de n'en avoir pas été plutôt le témoin : Mais je sçais mes chers frères, que votre maxime constante est le support, & que vous faites cas de la seule intention & des efforts de vos frères : D'ailleurs il n'est point nécessaire que notre Orateur soit doué d'une science bien profonde, il n'est autre que l'homme de la Loge, mieux il représente les sentimens de cette Loge, mieux aussi parvient-il à son but ; quand ces sentimens sont nobles, élevés, généreux comme les vôtres, l'Orateur qui les rend paroît sublime : Quand je parlerai avec éloge de l'humanité, de la discrétion, de la bienfaisance, de l'union & du contentement qui accompagne un cœur bien placé je ne ferai que représenter fidèlement vos pensées, vos vertus & vos plaisirs. Je finis, mes chers frères, en vous saluant tous par 3 fois 3 avec tous les honneurs :

& me recommandant par 3 fois 9 fois à votre amitié, vos secours & votre bienveillance.

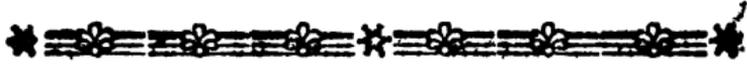
P. S. J'apris dernièrement un conseil du fameux DUMOULIN Médecin de S. M. T. Chr. que maint lecteur sera bien aisé d'apprendre. Il croioit avoir évité toute atteinte de pierre & gravelle, ce fléau de l'humanité, par un moyen extrêmement simple & facile à pratiquer. (Entendez qu'il lui joignoit toujours la sobriété.) A son lever il n'arinoit point sur le champ en sortant du lit, mais alloit à la garde-robe qui étoit au fond de sa maison, ou à son pot de chambre qu'il avoit placé tout exprès au fond de la chambre: Le mouvement qu'il prenoit mêloit, disoit-il, avec l'urine le sable, gravier, ou sédiment, qui pouvoit s'être amassé dans la nuit & qui vu son poids, étoit stagnant au fond du canal & auroit pu former par la suite le noiau d'une pierre; & cette urine ainsi troublée s'évacuoit tout à la fois. Si j'ai rêvé ce conseil, du moins ne le batifera-t-on pas de conte à dormir de bout. Je dois ajouter puis que je tiens ce sujet, qu'il seroit à souhaiter que celui qui a donné dans le Mercure de France de Sep-

tembre 1768 le secret de guérir la pierre par un remède interne, voulut bien le faire connoître avec toute la distinction possible, donner la désignation exacte de l'arbuscule, de sa feuille, de son fruit, de sa fleur, de sa grosseur, son nom en langue vulgaire, en françois, en latin, en allemand s'il peut. Desorte qu'aucun lecteur ne pût le méconnoître. C'est la Coquerette, dont on fait une infusion & dont on doit prendre en thé une chopine à jeun la moitié & l'autre avant souper. La *Coquerette* dit-il, est une espèce de cerises sauvages. Je veux dire qu'il faut qu'on sache quelle espèce c'est, pour qu'on ne confonde pas une espèce avec une autre. Si c'est l'infusion du fruit seul qui procure cet effet, si le bois n'y a point de part ni la feuille, si le secret est bon, je ne doute pas qu'on ne fasse bientôt des pépinières de Coquerette pour la rendre au moins aussi commune qu'est la pierre ou la gravelle. L'essentiel dans de pareilles explications me paroît être, non que le lecteur puisse connoître le remède qu'on lui indique, mais plutôt qu'il ne puisse pas le méconnoître & en remerciant pour ma part l'ami des hommes qui a donné ce secret, je con-

OCTOBRE 1768. 421

viendrai sans rougir que cette coquerette
n'est point autant connue de moi qu'elle
l'est de lui.




 SUR LA GLOIRE.

L'AMOUR de la gloire est un désir de nous distinguer, & d'étendre, s'il se peut, nôtre vie au delà du tombeau; désir qui nous est aussi naturel, que celui de la conserver. C'est un sentiment intime que la nature a versé dans tous les cœurs. C'est un principe actif & divin, qu'elle a gravé, ou du moins crayonné dans l'ame de tous les hommes. L'éducation ne fait que le développer, l'exemple, que l'entretenir, l'occasion, que le porter à son véritable degré de maturité. Ce n'est point une qualité qu'on acquière; c'est un don gratuit du ciel, & non le fruit pénible du travail.

On peut le comparer à un feu secret, qui cherche à se nourrir, à éclater, & à s'embraser de plus en plus: Mais ce n'est que dans les belles actions & dans les travaux entrepris pour le bien de la société, qu'il trouve des alimens pour s'entretenir, des routes pour le produire, des passages pour s'élever, & si je l'ose dire, une for-

te d'ame & de soufflé pour s'enflamer & se perpétuer.

Aussi voyons nous que cette passion est la passion des grands hommes. C'est la pierre de touche, comme l'élément des belles ames; si c'est l'intérêt qui affecte le plus délicatement, le motif qui touche le plus vivement l'homme, c'est aussi le plus général.

C'est à lui que nous devons ces exemples de rare valeur, qu'ont donnés tant de grands Capitaines, qui se sont acquis une renommée encore plus étendue que leurs conquêtes. PIERRE le Grand travailla moins pour les Peuples, que pour sa gloire. Ce fut ce désir insatiable, qui l'engagea à descendre du trône pour apprendre à le remplir dignement. A qui devons nous ces superbes monumens de la grandeur & de la magnificence du Peuple Romain, qui font l'admiration de tous les voyageurs? à l'amour de la gloire. C'est à elle que nous sommes redevables de ces ingénieuses, de ces étonnantes productions du génie, qui perpétuent le sçavoir & le bon goût dans la république des lettres.

L'amour de la gloire est l'ame de tout. Tous les hommes font ses tributaires; mais tous ne lui consacrent pas leurs talens. En-

trainés souvent par des passions obscures, ils se piquent à cet égard d'insensibilité. On voit des écrivains tâcher de prouver qu'elle est une chimère; & ils font si bien, qu'ils ne prouvent autre chose au public, sinon qu'ils font ses esclaves; tant il est vrai que presque toutes les actions des hommes sont comme des conséquences naturelles de ce principe ineffaçable & universellement répandu.

A le considérer indépendamment de ses heureuses suites, il faut convenir, que ce n'est qu'un bon vent après le naufrage; mais, outre que la nature arrache quelquefois de nôtre folie ce qui lui auroit été refusé par nôtre raison, il est certain qu'il est faux de dire, que travailler à s'immortaliser, ce soit travailler pour les lettres de l'alphabet, qui forment le nom que l'on veut transmettre à la postérité. Il y a visiblement du réel dans ce désir. Vivre dans le souvenir des hommes, c'est, si l'on veut, peu de chose après la mort; mais il est bien doux de pouvoir, quand on vit, se dire, se promettre qu'on vivra, dès qu'on ne sera plus, & qu'on sera placé avec distinction dans le temple de mémoire. Je ne vois pas d'idée plus délicate, d'espoir plus satisfaisant.

Je ne prétends point par-là canoniser

les abus, qui ne naissent que trop souvent d'un désir si légitime. Je n'ai point oublié, qu'on prodigue souvent une admiration injuste à des crimes heureux & brillans; je ne parle que de la solide, de la véritable gloire; & c'est une injustice, que de la rendre responsable des mauvaises suites de nos préjugés. Je sçai que plus on examine ce qu'il y a d'éclatant dans quelques conquérans, plus on le méprise. C'est un peu de dorure sur le plâtre; mais les véritables héros ne perdent rien à être vûs de près; ils gagnent à l'examen. La critique conduit à leur panégyrique & leurs tombeaux mêmes rappellent leur grandeur.

La raison & l'amour de la gloire sont deux sœurs, qui, loin de se séparer, doivent être toujours d'une parfaite intelligence. Le désir de la gloire dans un guerrier ressemble ordinairement à l'ardeur de la fièvre; mais dans un homme sage, il ressemble à la chaleur naturelle.

Outre les délices qu'elle nous fait goûter dans ce monde, elle nous offre un avenir certain, qu'elle développe à chaque instant à nos yeux. Considérer l'origine de l'homme, c'est chercher des sujets de pitié & de honte; mais considérer la

gloire à laquelle il parvient, c'est vouloir s'épuiser en sujets d'admiration.

L'homme, dit un moderne, ne meurt que le moins qu'il lui est possible; & l'on ne déracinera jamais de son cœur les semences de cet heureux instinct, qui le porte à vouloir vivre toujours. Sans cet instinct, à quoi seroit-il réduit; avec cet instinct, à quoi ne peut-il pas prétendre!

Qu'on se figure une société d'hommes dont l'ame fût inaccessible à cette passion; qu'en résulteroit-il? une indolence entière, une inaction générale, une indifférence totale pour le beau, pour le grand, nulle émulation dans les arts, nulle inclination au bien, nulle distinction entre le vice & la vertu, le dépérissement, l'extinction, l'anéantissement de cette société.

Mais si nous nous formons l'idée d'un état, dont tous les membres aiment la gloire, où la vertu soit récompensée, où les titres ne tiennent pas lieu de mérite, nous nous formerons l'idée d'un état heureux & florissant. La prospérité & la vertu y régneront de concert. Les beaux arts y fleuriront, l'art militaire s'y perfectionnera, les sciences y seront portées au plus haut degré, les manufactures y soutiendront le commerce. Que sçai-je? un tel

royaume fera une pépinière de héros en tout genre. Tous ceux, qui le composeront, arriveront au même but, quoique par des sentiers & des succès différens. L'un se bornera à mériter l'estime de ses sages concitoyens; l'autre, poussé par une ambition toujours subordonnée à l'honneur, achètera une vie immortelle par le mépris d'une vie périssable. L'autre bâtira sur des fondemens inébranlables l'édifice de sa réputation. Chacun se piquera d'exceller dans sa profession. Tous procureront le bien public, qui par une heureuse harmonie deviendra le bien de chaque particulier, dont toutes les actions, tous les plans, toutes les vues seront autant de lignes, qui aboutiront à leur centre commun, l'amour de la gloire. Les femmes mêmes ne seront point inutiles à la prospérité de l'état. L'émulation produira bien des sçavantes & des héroïnes.

Je pourrois montrer ici, que cette passion n'est point contraire au christianisme; mais je réserve à traiter une autre fois cette matière. Je me contenterai de remarquer, qu'il n'est pas croyable, qu'un ouvrier d'une sagesse infinie, donne à son chef d'œuvre une imperfection aussi essentielle que celle-là, & qu'il exige que nous détruisions des penchans nés avec nous.

Nous devons les lui consacrer ; c'est le moyen de les sanctifier, & d'éviter l'inconvénient, dans le quel tombent ceux, qui travaillent pour la vie présente, comme si elle ne devoit jamais finir.

Hazarderai je de dire, que, sur le pied où les choses sont, il faut distinguer l'homme du chrétien. Il seroit à souhaiter que l'on alliât ces deux qualités, & que celui, qui est passionné pour la gloire, rapportât tout à l'auteur de la véritable ; mais malheureusement on réfléchit peu sur ses devoirs, & cette perfection doit être plutôt l'objet de nos vœux que celui de nos espérances. L'amour de la gloire pourroit naître d'un fonds d'humilité. Il peut-être produit par quelques réflexions saines sur notre néant, réflexions bien propres à nous faire aspirer à quelque chose de plus relevé.

Si malgré tout cela, on trouve, que l'amour de la gloire renferme quelque chose de contraire aux loix de la sagesse, je prierai de pardonner à la cause en faveur des effets.

Il a un avantage, qui plaide puissamment pour lui ; je veux parler de la preuve qu'il nous fournit de l'immortalité de l'ame ; si l'ame n'étoit immortelle, les Hobbes, les Bailes, & les autres Matéria-

listes auroient-ils fait tant d'efforts pour parvenir à l'immortalité. Des créatures, dont les pensées anticipent sur l'avenir, & souhaitent naturellement la conservation de leur être, seroient elles enfermées dans les bornes étroites du tems.

Je ne vois rien de plus beau, de plus délicieux, de plus consolant que ce désir. Après lui avoir long tems sacrifié, la gloire est reconnoissante; elle se livre à nous, & quand nous la tenons elle nous dédommage avec usure des soins qu'elle nous a coûtés. Est-il difficile alors de mourir avec tranquillité? Avec quel Stoïcisme ne se détache-t-on pas de la vie? Avec quel œil de dédain ne regarde-t-on pas ce monde? On sçait qu'on s'y est multiplié & reproduit. Rien n'est plus satisfaisant. Rien n'est plus propre à diminuer l'horreur naturelle qu'inspire le fatal moment, qui doit voir finir nos jours. C'est la une source de plaisirs purs, vifs, & durables. C'est un Epicurésisme approuvé par la raison.

On a dit, que la plus grande gloire d'une femme étoit de ne faire parler d'elle ni en bien ni en mal. Je trouve cette sentence ridicule, quoiqu'elle soit de Périclés, le mari d'Aspasie. Assurément il ne l'avoit point apprise à l'école de la char-

mante moitié. Elle étoit un exemple frappant du contraire; si cette maxime étoit bonne pour les Athéniennes, elle ne l'étoit pas pour les Lacédémoniennes. L'histoire est pleine de traits qui nous prouvent, qu'elles ne le cédoient point en générosité à leurs maris. Une mère, qui apprit, que son fils avoit pris la fuite dans un combat, lui écrivit: „ On fait courir „ ici des bruits défavantageux à ta gloire, „ fais les cesser au plutôt, ou bien cesse „ d'être. „ Si ce sentiment n'avoit pas régné parmi elles, auroient-elles défendu avec tant de bravoure les murs de leur ville. Sans elles Sparte auroit été perdue sans ressource.

Penser & ne pas aimer la gloire sont deux choses incompatibles. L'amour propre nous est naturel; & l'amour de la gloire est une suite nécessaire de l'amour propre. Comme je ne me plais point à la singularité, je ne ferai pas façon d'avouer, que je ne péche point de ce côté-là.

Les femmes sont généralement parlant, fort ambitieuses; & j'en connois beaucoup qui souhaitent la métamorphose, qu'un astrologue s'est avisé de prédire il y a quelques années. Combien en est il, qui dans le choix, préféreroient le titre & l'emploi de capitaine d'infanterie au titre fastueux.

& brillant de comtesse ? Elles n'osent le dire , elles ne seroient pas crues. On s'imagine , que les femmes ne sont faites que pour le plaisir. On ne leur laisse que le mérite des vertus obscures. Ne guérira-t-on jamais le genre-humain de ce préjugé ? Je n'ose l'espérer. La gloire est si précieuse , que les hommes voudront vraisemblablement la garder tout entière pour eux. C'est un trésor , qu'ils ne voudront jamais partager. Peut être craignent-ils de trouver dans les femmes des rivales trop redoutables. Ils ont vû de tems en tems des héroïnes , qui leur ont montré , qu'il est très possible aux femmes de les éclipser.





LES VENDANGES

IDYLLE II.

LE jour commençoit à paroître, les vendangeurs n'étoient pas encore sortis de leurs chaumières, on entendoit seulement un bruit sourd dans les hameaux, un épais brouillard envelopoit les cõtcaux & déroboit aux yeux ce mélange agréable de pourpre & de verd dont le coup d'œil est si magnifique en automne, les ténèbres sembloient le disputer à la lumière, les timides oiseaux attendoient en silence que l'astre du jour eut entièrement dissipé les ténèbres.

Cependant le berger MILON impatient de revoir COLINETTE qu'il avoit quitté la veille avec chagrin; traverse une longue suite de vignes pour s'approcher du hameau qu'habite sa bergère. Il monte sur un ormeau, regarde & descend.... COLINETTE ne vient point.... elle qui se rend toujours la première au travail....; je crois l'apercevoir qui traverse la petite prairie

prairie qui sépare son hameau de la vigne qu'elle doit vendanger aujourd'hui.. non, ce n'est pas elle.... l'obscurité pourroit... l'objet approche & mon cœur ne me dit rien... montons sur ce rocher, je pourrois mieux distinguer... hélas ! je l'avois bien deviné ce n'est pas COLINETTE, elle est plus grande, sa démarche plus assurée, je ne vois point sur sa tête le chapeau de paille que mes mains lui ont tressé... non ce n'est pas elle, je pourrois déjà distinguer ce nœud de ruban qui attache son corset que j'achetai pour elle à la Ville & qu'elle reçut de moi avec tant de transport.. COLINETTE, que tu tardes!... Si tu pouvois deviner mon impatience! oh! tu la devines... qui peut donc te retenir! déjà le brouillard se dissipe, l'air retentit des cris de joye, les vendangeurs se dispersent en plusieurs troupes en s'étendant le long de côteau.... & toi COLINETTE? . :h je ne me trompe plus, je la vois qui s'avance lentement, oui, c'est elle, car mon cœur palpite; son père n'est pas avec elle, lui qui par tendresse ne la quitte jamais.. c'est elle cependant, elle se couvre le visage pour que je ne la connoisse pas, voilà de ses tours ordinaires; elle se glisse derrière ce monceau de pierre que cou-

vrent en se trainant un nombre infini de ronces meurtrières. Avance, COLINETTE, ne crois pas me surprendre, mon cœur t'a reconnu, il sent cette douce émotion que lui cause toujours ton approche; les chèvres-feuilles semblent exhiler un parfum plus doux, vois comme les oiseaux chantent & voltigent sous cet au-bepin; tout t'annonce, tout te prévient.

Alors MILON courut à elle, il saisit avec empressement le panier qui pendoit à son bras & rit de la surprise qu'il lui avoit causé: Mais il aperçoit COLINETTE en pleurs, il demeure immobile, sa serpette lui échape; tel qu'un chasseur qui croit avoir tué une grive court avec transport pour la prendre, se félicitant de son adresse, mais ne la trouvant pas au lieu où il croyoit l'avoir vu tomber, considère tristement autour de lui; telle, & plus grande encore est la surprise de MILON; il n'ose interroger COLINETTE, il respecte sa douleur, il hésite, il craint de parler, que va-t-il apprendre? Il pleure à son tour, il dérobe ses larmes & son cœur un peu soulagé par cette effusion lui laisse plus d'assurance. Pourquoi ces larmes? ... O COLINETTE! tes yeux qui ne respiroient que l'amour & la joie sont-ils faits pour répandre des pleurs? Qu'est devenue cette

gayeté, image du calme de ton ame? Ces souris gracieux qui faisoient mon bonheur, cette joie pure que tu communiquois à tout ce qui t'aprochoit... Parles COLINETTE? Ah MILON! tu as sans doute été surpris de mon retard... j'ai vu ton impatience parce que je connois ton amour; tu ne vois pas mon père à mes cotés, ce tendre père... laisse moi, MILON, laisse moi verser des larmes.... Achève, COLINETTE, explique toi, ne suis-je plus ton ami? Aurois-je perdu ta confiance? Apprens moi le malheur qui ternit l'éclat de tes charmes?... Tu le veux, MILON, eh bien apprens que mon père, ce vieillard si respectable, qui m'aimoit si tendrement, ce père qui ne te voyoit pas avec indifférence, qui t'apella souvent son fils, hélas! il a succombé au travail, tu fais qu'il est foible & que la foiblesse ne vient que du nombre de ses années; oui tu le fais, cher MILON, hier encore tu lui arrachas des mains les instrumens qu'il ne pouvoit plus soutenir & qu'il t'abandonna en jettant sur toi le plus tendre regard; tu travaillas à sa place tandis qu'il se reposoit à l'ombre d'un sep.... peut-être qu'à l'instant... j'ai été obligée de le quitter... O Ciel mon père mourroit-il, non

les Dieux promettent à l'innocence de longues années mais il est pauvre Je te comprends, vertueuse COLINETTE ! dit MILON , affied toi au pied de ce fresne ; j'ai dans ma cabane du vin de trois ans il vient de cette vigne que l'on voit d'ici qui regarde au midi, il est excellent & je ne doute pas . . . je cours en chercher.

L'impatiente COLINETTE s'étoit déjà levée plusieurs fois pendant la courte absence de MILON ; elle l'aperçoit qui revient, elle lui vole au devant, saisit, sans lui rien dire l'outre qu'il portoit & reprend avec précipitation le chemin de son hameau.

MILON l'admire, & disoit dans l'étonnement : O cœur sensible ! o force de l'amour filial ! o COLINETTE ! la vertu de ton père a passé dans ton ame ! . . . comme elle se presse , qu'elle ardeur , non , le cerf fatigué ne cherche pas avec tant d'empressement ; l'eau claire d'un ruisseau pour se désalterer ! O COLINETTE ! délices de mon ame ! tu abandonnes ton travail ! . . . non , il ne sera pas abandonné ; je participerai à la verru , je veux te préparer une surprise au retour ; & MILON vendangea la vigne que devoit vendanger COLINETTE.



SUR UN OUVRAGE NOUVEAU.

Un de nos amis, M. D. S. se propose de donner un ouvrage sous ce titre ; *Les vicissitudes de la Fortune, ou aventures intéressantes & morales, pour servir à l'histoire de l'humanité, enrichi de figures & avec cet épigraphe.*

... *Quis talia fando
Temperet a lacrymis, Virgil.*

LE titre que nous avons donné à l'auteur, ne nous permettroit point de prononcer sur le mérite de son ouvrage lorsqu'il auroit paru ; mais il nous fera bien permis sans doute avant l'exécution, de penser & de dire, que le plan de cet ouvrage, nous a paru aussi bien fait, que bien conçu & pour mettre nos lecteurs en état de juger eux-mêmes, nous donnerons la Préface que l'Auteur se propose de mettre à la tête de son ouvrage & dans laquelle on trouvera le plan sur lequel il veut tra-

vaiiler & le but qu'il se propose: Voici cette préface telle qu'il nous l'a envoyée.

Tous les jours un Romancier se creuse la tête pour fabriquer un tissu d'avantures merveilleses dont le héros, créé par une imagination sublime ou extravagante, est presque toujours au dessus de l'humanité ou au dessous de la raison. Aussi l'intérêt qu'inspirent ces personnages fictifs, n'est pas différent de celui qu'on prend à la représentation d'une tragédie. „ Quel-
 „ qu'entraîné que l'on soit, comme dit
 „ FONTENELLE, & comme le fait tout
 „ le monde, par la force du spectacle,
 „ quelque empire que l'imagination & les
 „ sens prennent sur la raison, il reste tou-
 „ jours au fond de l'esprit je ne fais quel-
 „ le idée de la fausseté de ce qu'on voit
 „ dans un roman: L'Auteur qui ne se
 propose que d'amuser, croit avoir très bien rempli ses vues, lorsque malgré les contrariétés d'une famille & les tracasseries de la société, lors qu'à travers les orages des passions & mille petites difficultés qu'il fait éviter ou vaincre, il conduit l'enfant de son imagination à un état de félicité ou d'infortune qui est la recompense de ses vertus ou la punition de ses vices. Mais quelques efforts qu'il fasse, quelques précautions qu'il prenne, on aperçoit tou-

jours entre les mains de l'écrivain, la lumière qui guide les acteurs. Heureux encore s'il n'allume pas dans de jeunes cœurs naturellement disposés à la tendresse, le feu d'une passion douceuse qui, présenté sous mille formes plus séduisantes que terribles, amollit l'ame & la pénètre de desirs au lieu de la prémunir contre les dangers de l'amour.

Il est de plus dangereux écrivains encore, ce sont ceux qui n'empruntent le canevas d'un roman que pour y broder à leur aise la censure des Loix & la satire de la Religion. Bouffis d'orgueil, & gonflés de cet esprit philosophique qui, comme le vif argent, s'agite sans cesse pour s'insinuer par-tout, les prétendus Précepteurs du monde, infectent de maximes pernicieuses tout ce qu'ils traitent. Le cri de l'insensibilité, le cachet de la licence, l'empreinte de l'incrédulité annoncent d'abord leurs ouvrages: Ils s'imaginent éclairer, ils jettent dans les ténèbres de l'erreur, ou du moins de l'incertitude. Le flambeau de leur philosophie semblable à l'éclair, jette un éclat passager qui éblouit un instant; l'instant d'après il est évanoui. La nuit a redoublé: Malheur à celui qui voudroit se conduire à cette imparfaite clarté.

O hommes durs & vains ! glorifiez vous tant que vous voudrez de cette froide raison qui tient l'ame sous le joug & compasse tous ses mouvemens ! Vantez si vous l'osez , ce fléisme stoïque qui enveloppe votre cœur , mais laissez nous nôtre sensibilité : C'est le germe de toutes les vertus. Le triste avantage de raisonner vaudra t-il jamais le doux plaisir de sentir : Philosophes superbes dont la voix impérieuse prêche par tout l'amour de l'humanité qui est proscriit de vos cœurs ; voulez vous vous rendre utiles ? Renoncez à la vanité d'établir des systêmes qui dégradent les meilleures actions. Cessez de vous dire les oracles de la nature dont vous refusez d'entendre les cris ; descendez du rang suprême que vous vous arroyez au dessus de vos frères pour être inaccessible au sentiment ; soyez des Citoyens enfin ; soyez des hommes susceptibles de commiseration , d'attendrissement , de toutes ces douces émotions qui mènent à la vertu sans qu'il en coute d'efforts ni de réflexions.

C'est dans la vue d'exciter tous ces tendres sentimens , la compassion , la générosité , la bienfaisance qui sont la vie de l'ame & qui l'attachent à l'humanité , que l'on a formé le plan de cette collection d'avantures intéressantes & morales. Elle offre

une gallerie de tableaux plus touchans & plus dignes des regards du sage, qu'aucune espèce de roman. C'est le spectacle de l'homme malheureux par l'inconstance de la fortune, par l'injustice de ses semblables ou par la violence de ses passions.

Tantôt c'est un voyageur isolé dans des déserts ou jetté dans des lieux sauvages, luttant contre un fort barbare qui le persécute, employant sans cesse toute la force de son corps, usant de toutes les ressources de son esprit pour chasser la misère & repousser la mort.

Tantôt c'est un sage tranquille au milieu des fers dont l'a chargé la calomnie, ou privé de la liberté par les artifices de la cupidité & de l'imposture, qui trouve dans la pureté de sa conscience le dédomagement de tous les maux qu'il endure, ou qui se délivre courageusement du poids accablant de ses chaînes. On croit voir SOCRATE buvant d'un front serein la coupe empoisonnée, ou CATON que l'horreur de l'esclavage précipite sur un fer homicide.

Plus loin paroît un guerrier à qui les hazards de son état & le concours de divers accidens montrent à chaque instant sa tombe ouverte, devant ses pas, mais que l'amour de la patrie soutient, & dont la

mort courageuse est honorée des larmes de ses compatriotes.

A coté de ce brave militaire, se montre un homme qu'un sang bouillant, une imagination ardente ont poussé au de-la des bornes de la prudence; un caractère trop facile, une confiance trop ouverte, une générosité jusqu'à la profusion & d'autres qualités qui eussent fait son bonheur s'il eût su les assujettir à la raison, après l'avoir rendu tour à tour martyr de l'amour & victime de l'envie, le mènent enfin périr dans les ténèbres de ces lieux d'horreur qui servent de dernier azile à la misère. Tel un Nautonnier imprudent & présomptueux déployant toutes ses voiles pour arriver plus promptement au but de ses desirs, voit soudain abimer sa barque par l'impétuosité du vent sur la faveur duquel il avoit trop légèrement compté.

Pourroit-il donc manquer d'y avoir de l'intérêt à suivre l'intelligence humaine au milieu de toutes les calamités qui poursuivent tous les êtres, à considérer comment l'industrie aiguillonnée par le besoin fait subvenir aux circonstances les plus cruelles, à voir le courage & la persévérance relever un malheureux sous les coups d'un sort barbare qui eût écrasé une ame

foible ou imprudente; la noble intrépidité frémir sous les fers qui lui sont imposés par la tyrannie, & aiguïser en silence le glaive officieux qui doit le dégager de ses chaînes, à examiner par quels degrés, un homme jaloux de sa liberté, ou rempli de l'amour de sa patrie fait se rendre supérieur à la crainte & à la douleur, & franchir le vaste intervalle qui sépare le tumulte instantané de la vie, du calme éternel de la mort, à se représenter enfin comment le talent de l'esprit, les qualités du cœur peuvent égarer celui qui les possède lors qu'il néglige de consulter la raison, ou lors qu'un jugement sain & droit lui a été refusé par la Nature.

Cette collection en un mot, est le code des ressources de l'Esprit humain, l'histoire des caprices de la fortune & le miroir de la vie humaine.

Chaque anecdote porte, avec l'amusement, une instruction qui n'est point contrariée par des idées de fausseté. Elle devient une leçon consolante pour les infortunés, un avis à ceux qui pouroient le devenir, & un exemple frappant pour ceux qui étudient les hommes.

Toutes les personnes qu'on a mises sur la scène sont connues par les événements quelles ont supportés & quelques unes de

ces aventures tout extraordinaires quelles paroissent font garanties par le propre témoignage de ceux qui y ont été intéressés, ou par la tradition des contemporains.

Au reste on cite exactement les sources où l'on a puisé les histoires qui ont été fournies par les annales des Nations; & chaque lecteur pourra se convaincre qu'on ne lui présente que des faits choisis auxquels l'esprit & l'imagination n'ont d'autre part que d'avoir fait des efforts pour les exposer au grand jour avec des couleurs agréables & touchantes.





LETTRE D'UNE DAME.

AUX EDITEURS.

DE tous les Ouvrages *Hebdomadaires*, je ne lis depuis très-longtems, M. que le *Mercuré Galant* : C'en est bien assez pour une femme, à ce qu'il me semble, & je lis peu d'autres Livres. Nous disons toujours ici le *Mercuré Galant*, parce qu'il n'a pas cessé de l'être. Cependant je trouvais l'autre jour un de vos Journaux que je lus par hazard, & c'est à cette occasion que je vous importune d'une Lettre. L'homme du *Croisic* (*) & son Anglois sont deux impertinens, ou, s'ils n'en font qu'un, c'est le premier de son ordre. Vous faites bien, M. de ne rien croire de ce pitoyable Roman, puisque je n'en crois pas la moitié, moi qui dois connoître mon sexe. Ah ! si nous tenions des Journaux nous autres, combien on verroit d'inégalités, d'inconséquences, de caprices, de bizarrerie, de fausseté dans ces Baromètres ambulans, si vains de leurs prérogatives ! Mais venons tout d'un coup à la preuve.

(*) Le Journal d'un Anglois que nous avons donné dans notre Journal du mois passé, étoit extrait d'une Lettre du *Croisic* & a donné lieu à celle-ci.

L'Histoire de mes quatre mariages vaudra bien votre insolent Journal. J'avois atteint mes 19 ans, (& sans vanité je faisois alors une brune assez appétissante), lorsqu'on songea sérieusement à me donner un Mari. Je ne connoissois guères les hommes & les amans que par les Livres: Il s'en présenta deux à la fois. Le premier étoit un Officier d'Infanterie, dont le Régiment étoit en garnison dans la ville, garçon de 28 à 30 ans; l'autre à peu près de même âge, étoit le fils d'un Trésorier de France. Je penchois beaucoup pour celui-ci, dont la fortune eût réparé la médiocrité de la mienne; mais le Plumet me tourna la tête. C'étoit un chafouin qui n'avoit qu'un peu de taille & de belles dents, mais qui se croyoit le plus bel homme du Corps, & qui vint à bout de me le persuader. Ses assiduités paroissent avoir le but le plus honnête; je m'y attachai de bonne foi. Bientôt ses froideurs & ses distractions me firent craindre son inconstance. Mais, après les plus exactes recherches, je reconnus que je n'avois d'autre rivale que lui-même, & qu'il s'aimoit trop pour aimer personne. En effet par tout & chez moi, il ne voyoit jamais que lui, ne parloit que de lui, ne carressoit que lui seul, sinon quand quelque chaleur de sang l'avertissoit de ma

présence. Dès la 2e. ou la 3e. entrevue, anticipant le droit des Epoux, il avoit scû se dispenser du moindre empressement pour moi; & ce qui devoit me dégoûter de l'amant, fut ce qui m'accoutuma peu à peu à le regarder comme mon mari. Enfin, presque sans aucun goût de sa part, & sans beaucoup d'attrait de la mienne, on reçût & l'on se donna de ces prétendus gages de tendresse, qui bien loin d'assurer la foi des engagemens légitimes, en sont ordinairement l'écueil. Lorsqu'il n'y eût plus moyen de cacher le fond de nos affaires au Public, allarmée de son indolence, j'appellai ma famille à mon secours. Il avoit pris ses mesures si justes que j'étois délaissée sans ressource, si la veille même du départ de son Régiment pour Charleville, un de mes frères, qui venoit d'entrer dans la Maison du Roi, ne l'eût obligé de signer une Promesse d'honneur que nous crumes valoir un Contrat. Je touchois au moment d'être mère; mais il fallut bien qu'on le laissât suivre son Régiment; & peu de jours après son arrivée à sa destination, il tomba malade. La maladie devint sérieuse & les progrès en furent si prompts, que malgré mon état, on me fit partir pour aller l'épouser à Charleville. Je le trouvai mourant, &

nous eumes à peine reçu la bénédiction nuptiale, que, pour m'échapper apparemment de façon ou d'autre, il expira, ne me laissant que le nom & les droits de Veuve.

Revenue dans le sein de ma famille, j'accouchai, sans accident, d'un Enfant mort. Quand il fallut me remontrer, je mis dans mon état de veuve toute la dignité que je pûs. Le fils du Trésorier de France, qui venoit de succéder à son Père, apprit que j'étois devenue libre. Son amour avoit toujours brûlé sous la cendre; deux ou trois visites l'enflammèrent; il m'offrit sa fortune & sa main. J'avois déjà quelque goût pour lui; je le voyois pressé, je terminai promptement, sans chercher à le mieux connoître que je n'avois connu son prédécesseur. Les premiers mois de nôtre mariage, s'écoulèrent rapidement dans les douceurs d'une intelligence, qui me promettoit les plus beaux jours. Mais je m'apperçus que mon mari devenoit rêveur, inquiet: Il ne me perdoit pas de vue un instant; les yeux toujours attachés sur moi, il sembloit vouloir fouiller dans mon ame & me faire rendre compte de mes moindres pensées. Je découvris que le pauvre homme étoit jaloux.

jaloux à l'excès, & au point de faire pitié à tous les Zélosos d'Espagne. Figurez vous la jalousie elle même, sous le masque trompeur de l'amour, entourée de toutes ses couleuvres, & ne respirant que des poisons. Il fallut, pour le tranquilliser, me résoudre à ne voir personne; la plus exacte solitude ne le rassuroit pas encore. Nous passions à la campagne près des deux tiers de l'année; mais dans la plus triste retraite, il trouvoit encore à s'amuser: Il ne me manquoit que des verroux & des grillés. Il fut attaqué de la petite verole; je la redoutois autant que la mort; cependant j'eus le courage de m'enfermer avec lui. Dans le fort de l'irruption qui fut abondante, il voulut voir l'impression qu'elle faisoit sur lui, & fut effrayé de sa figure. Une heure après m'étant approchée de son lit, je le trouvais dans une agitation extraordinaire avec une grosse fièvre. Elle redoubla pendant la nuit; tout rentra le lendemain, & le coup mortel fut porté. Il fut à l'extrémité dès le soir, & à minuit n'étoit plus. Croiriez vous qu'une révolution si terrible fut l'ouvrage de la jalousie? Il ne voulut pas m'en laisser ignorer la cause. Une heure avant de mourir, en me faisant ses adieux, il

eut la cruauté de me dire, du ton de la rage ou du désespoir, que sa mort étoit un grand bien pour moi, puisque ne l'aient jamais aimé, j'aurois été délivrée d'un objet qui, vû l'état où il avoit eû la funeste curiosité de se voir, n'aurois pû que me devenir de jour en jour plus odieux. Jugez, par ce trait, de ce que j'eûs à souffrir pendant trois ans que nous fumes ensemble. J'en eûs une fille que j'éleve, & que j'arme contre les hommes de toutes les lumières de l'expérience. En voilà deux, expédions le troisième.

Je goutois depuis près de deux ans les douceurs de cette liberté, dont on ne connoit bien le prix qu'en la regrettant, lorsqu'une de mes amies se maria. La noce fut des plus bruyantes. Dans un petit bal qui la termina, un homme de bonne mine, que je voyois papillonner depuis longtemps, me démêla, ne me quitta plus, & s'attacha, comme mon ombre à mes pas. Il fit tout ce qu'il put pour me persuader du penchant que je lui inspirois, & me faire agréer ses visites. C'étoit un Directeur des Fermes, qui paroïssoit ne devoir pas rester en chemin dans son emploi. Il me rendit des soins assidus, & il parvint au bout de trois mois à me faire reprendre des chaînes, dont l'idée seule auroit dû

m'effrayer. Il étoit connu pour un amoureux bannal, & j'étois bien informée sur son compte. Mais je comptois d'abord un peu sur la vertu du sacrement ; & puis j'aimois mieux courir le risque d'éprouver moi-même, avec un mari coquet, quelques accès de jalousie (dont en tout cas, j'avois le remède,) que de retomber entre les mains d'un jaloux. Je ne prétendois point d'ailleurs trouver le phénix. La société ne subsiste que par les passions, principes de toute activité, & les vices mêmes y entrent pour quelque chose : C'est ce que je pourrois démontrer comme une règle d'Arithmétique. J'épousai donc le Directeur, & ma fille ne fit point d'obstacle. Quatre jours après notre mariage, je le surpris avec ma femme de chambre, laide d'environ 24 ans, dans des familiarités qui n'étoient point équivoques. Sans marquer la moindre jalousie, je congédiai sur le champ cette fille. Celle qui lui succéda tint au plus 15 jours, & mon mari se laissa prendre encore une fois en flagrant délit. Il m'obligea de renvoyer successivement quatre ou cinq autres filles, que je n'avois sûrement pas choisies pour le plaisir des yeux. Lasse de voir que toutes mes femmes étoient moins à mon usa-

ge qu'au sien; je résolus de m'en passer. J'avois un laquais fort adroit, qui se mit au fait de ma toilette. Je lui donnai quelque tems après pour adjoint, une jeune fille, assez grande, à la vérité, pour son âge, mais presque encore enfant à poupée. Mon dessein étoit de la former pour moi. Je fus bien recompensée de mes soins. Au bout de cinq ou six mois, la petite mas- que eut des symptômes précoces, dont mon coquin de laquais & mon chaste époux partagèrent entr'eux l'honneur. M. le Directeur ne s'en tenoit pas à ces exploits domestiques, à ces conquêtes aisées: Beau- coup de filles de tout état, de tout ordre, séduites par ses libéralités ou par la douce persuasion dont il avoit le dangereux ta- lent, plusieurs époux mêmes brouillés par ses entreprises, le rendoient le fléau des ménages, & la terreur des familles. Il fut obligé d'aller à Paris: Ce n'étoit, à ce qu'il m'affuroit, qu'un voyage de 15 ou 20 jours; il fut absent plus de cinq mois. Je sçus qu'il se divertissoit, mais je ne m'attendois pas à le revoir dans l'é- tat où il s'étois mis. Il me fut ramené mourant des suites de son incontinence, ou des progrès d'une maladie, que les Chi- rurgiens & les Empyriques avoient inutile- ment combattue, & je le perdis six se-

maines après. Mon deuil étoit expiré, je revoyois le monde. Un de nos premiers Magistrats, homme de 55 à 56 ans, très respecté dans la Ville, étoit veuf depuis quatre mois; & quoi qu'il n'eut jamais paru regretter bien vivement sa femme, il suportoit impatiemment son veuvage. Nous nous rencontrions souvent dans une de mes sociétés; il prit un goût très marqué pour moi, & je m'accoutumai à le voir. Il n'avoit point d'enfans, & ma fille que je commençois à montrer, lui plaisoit beaucoup. Je devenois en l'époufant, la seconde femme de la Ville, & j'humiliois quelques insolantes; je succombai à la tentation. Il me fit des propositions assez raisonnables, & nos arrangements furent bientôt faits. Cet homme sembloit en effet ne respirer que l'ordre & la raison; mais qu'il les rendoit haïssables. Il avoit fait, disoit-on, le bonheur de sa première femme, il fit mon suplice. Je l'avois vu par tout, non pas agréable, puis qu'il n'étoit pas fait pour l'être, mais sociable au moins & très peu guindé: Chez lui ce n'étoit plus le même homme. Sa manie d'abord étoit de représenter en particulier, comme en public, ce qui dégénéroit en une pédanterie insupportable. Il

parloit aussi magistralement dans sa maison qu'au barreau. Jusque dans ma chambre, il sembloit être assis sur les fleurs de lys, & les moindres ordres qu'il donnoit étoient des sentences. Toujours emporté, composé & d'une gravité ridicule, il n'étoit guères moins jaloux de la juridiction privée qu'il exerçoit chez lui, que de celle où il présidoit au dehors, & il me laissoit à peine quelque autorité sur mon chien & mon chat. Bientôt je ne pus lui parler moi-même que par requête. Pour les moindres détails domestiques dont j'avois à l'entretenir, il exigeoit de moi des mémoires, & ces mémoires étoient l'objet de longues délibérations, dont il falloit attendre la fin. Ainsi j'étois perpétuellement glacée, ennuyée, impatientée, rebutée par toutes les formalités qu'il mettoit ridiculement aux plus petites choses. Jamais personne n'eut autant que lui l'esprit de son état. Le Magistrat absorboit entièrement l'homme, l'époux, l'ami, le maître. Je n'aurois jamais pu concevoir qu'avec des qualités essentielles, on pût déplaire à ce point, si je n'en avois fait pendant deux ans la triste expérience. Malgré tout le flegme & le sens froid, dont étoit doué mon respectable époux, il étoit sujet à la goutte; c'étoit un mal

héréditaire qu'il n'avoit sûrement pas mérité. Nous allions partir pour la campagne, & pour s'y préparer, il avoit fait quelques remèdes de précaution que lui avoit conseillé un Religieux de ses amis, qui se méloit de médecine. La goutte se fixa tout à coup sur sa poitrine, & l'étouffa dans l'instant même où nous montions en carrosse. Voilà, Monsieur, pour votre roman de deux minutes de lecture, un récit vrai qui ne peut guères vous en coûter plus de cinq ou six. Vous ne vous attendez pas sans doute à tant d'économie de ma part ; mais c'est par là principalement que je l'ai cru digne de votre Journal. P. S. Quatre maris d'enterrés, & je n'ai pas 30 ans ! Comment peut-on me regarder en face ? On vient pourtant de me proposer de convoler en cinquièmes noces. Je ne réponds de rien ; mais si je franchis le pas, ce sera pour continuer mes observations.



ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

EPITRE en vers à la Nation Française sur l'établissement des invalides par LOUIS LE GRAND, de l'École militaire par LOUIS LE BIEN AIME', & sur l'Edit portant création d'une Noblesse militaire, donné à Fontainebleau en Novembre 1750, avec des réflexions d'un Philosophe dans son cabinet, lues le 25 Aout 1768, dans l'Assemblée publique de l'Académie d'Amiens. Par M. VALLIER, Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nanci.

Pieridum si forte lepos

Deficit, eloquio victi, re vincimus ipsa.

ANTI-LUCR.

in 4to de 18 pag. prix 12 sols à Paris chez
LACOMBE ; Libraire; rue Christine près la

de Dauphine. 1768. avec permission. Le cœur a dicté ces vers animés par le zèle patriotique, & par l'enthousiasme de l'héroïsme, par l'amour du beau, & par le goût des arts. La poésie est facile, agréable, & pleine de sentimens: Nous citerons ces vers.

Huit siècles bien prouvés d'une oisive Noblesse ;
 Passés dans les plaisirs, perdus dans la mollesse,
 Sont ils plus que cent ans d'un guerrier qui me dit :
 „ Je descend d'un Bourgeois que l'épée annoblit ; „
 De quels prix à nos yeux ne doivent donc pas être
 Ces noms chers aux François, ces noms chers à leur
 Maître,

Ces hommes, dont l'épée a, de nos premiers Rois
 Affermi la Couronne & défendu les droits ?

Ces noms fameux, ces noms consacrés par l'histoire,
 Viennent en foule ici s'offrir à ma mémoire.

TURENNE, CHATILLON, D'ESTAING, MONTMO-
 RENCY,

DE NESLE, LUSIGNAN, MELUN, & vous COUCY,
 Sortez de vos tombeaux. rendus à la lumière,

Voyez vos descendans illustrer la carrière

Où la gloire avant eux vous couronna cent fois.

Le Ciel devoit encoeur ce prix à vos exploits ;

Vous, fils de ces Héros, fiers de cet avantage,

Vous qui faites revivre aujourd'hui leur courage,

Souffrez, jeunes Guerriers, que nos Guerriers nou-
 veaux

Partagent avec vous l'honneur de vos travaux.

Les réflexions d'un Philosophe dans son
 Cabinet, ont une aimable gaieté, & sont

dans le ton d'un militaire qui a vu le monde en Philosophe & qui fait donner des graces à la raison & à la sagesse.

RÉPONSE. DU MAGISTRAT *du Parlement de Rouen, à la Lettre d'un Gentilhomme des Etats du Languedoc sur le commerce des blés, des farines, & du pain. A Paris, chez DURAND neveu, Libraire, rue St. Jacques, 1768, brochure de 40 pag. prix 8 sols.* L'Auteur de cette Réponse conclut que dans le système des œconomistes, il seroit prudent, d'après tout ce qu'ils ont dit sur l'avantage de la mouture œconomiste, de travailler à l'établir avant d'obtenir du Gouvernement la liberté indéfinie de l'exportation; il observe que cette liberté indéfinie seroit alors moins dangereuse, puisque le Royaume conserveroit par la nouvelle mouture plus d'un septième du grain converti présentement en farine, & que jamais l'exportation, quelqu'étendue qu'on la suppose, ne fera sortir du Royaume une pareille quantité de blé.

RÉFLEXIONS *sur le projet de M. DE PARCIEUX, de l'Académie des Sciences de faire venir à Paris, la rivière d'Yvette.*

Par le P. FELICIEN de St. Norbert, Carme déchauffé 1768. Ce Mémoire fait naître beaucoup d'obstacles à l'exécution du projet de M. DE PARCIEUX. On doit regretter que cet illustre Académicien n'ait pu lui même répondre aux objections qu'on lui fait, & sans doute il auroit encore triomphé de cette nouvelle attaque, ayant long tems médité sur l'utilité de son projet, & étant plus que personne en état de prévoir tous les inconvéniens qui n'ont jamais pu ralentir son zèle animé par le bien public, & par tous les biens que la rivière d'Yvette devoit répandre dans la Ville de Paris. Au reste une entreprise de cette nature demande beaucoup d'examen; & c'est un service essentiel que rend le Père FELICIEN de St. Norbert d'avoir publié ses observations qui sont faites par un bon Physicien, par un bon Naturaliste, & par un Citoyen qui examine & balance les avantages & les désavantages de ce projet, sans partialité, sans intérêt, sans passion.

L'INFORTUNE' ou *Mémoires de M. DE ***;*
avec cette Epigraphe :

Malheur à ces cœurs durs & nés pour les forfaits,
Que les malheurs d'autrui n'ont attendris jamais.

460 JOURNAL HELVÉTIQUE

A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez J. B. GOGUE, Libraire, quai des Augustins, & N. A. DELALAIN, Libraire, rue St. Jacques, 1768, brochure petit in 12, de 244 pages. Il faut convenir avec l'Auteur que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, mais il conviendra sans doute aussi qu'en entassant dans un Roman une multitude d'événemens absolument dénués de vraisemblance, on en écarte absolument tout intérêt. C'est un des principaux défauts qu'on est en droit de reprocher à cet ouvrage.

LETTRE de DULIS à son ami, par M. MERCIER, nouvelle édition, corrigée & augmentée, avec cette épigraphe :

Mors stupebit & natura.

A Paris, chez LEJAY, Libraire, quai de Gèvres, 1768. Cette Lettre d'un pathétique sombre & énergique, fait honneur au talent, au cœur & à l'esprit de M. MERCIER. Elle est magnifiquement imprimée, ornée de gravures, & enrichie de l'histoire tragique de DULIS extraite de Mémoires particuliers.

L E C O M M E R Ç A N T P O L I T I Q U E. *A Lon-*
dres, & se trouve à Paris, chez VENTE,
Libraire, au bas de la Montagne Sainte-Ge-
neviève, 1768; brochure in-12 de 75 pages.
 L'objet de ce petit ouvrage est de faire
 connoître à ceux qui se préparent à en-
 trer dans la carrière de la Politique, qu'ils
 ne peuvent négliger en sûreté l'étude du
 Commerce & des Finances. Vérité dont
 personne ne peut douter, mais que l'Au-
 teur entreprend de mettre dans tout son
 jour. Il s'attache en particulier à prou-
 ver combien il seroit nécessaire de con-
 noître & d'établir l'équilibre maritime de
 l'Europe.

» L'équilibre sur terre est inaltérable.
 » par sa nature, puisque toute conquête
 » capable de le rendre chancelant, refroidit
 » nécessairement les alliés du conqué-
 » rant, lui suscite de nouveaux ennemis,
 » & les réunit tous contre lui. On n'en-
 » vahit point les Provinces, sans un éclat
 » qui porte au loin les allarmes, & sans
 » des efforts qui consomment le vainqueur.
 » Mais un despotisme maritime peut s'éta-
 » blir sourdement, sur tout s'il est favo-
 » risé par l'indolence de ceux mêmes aux-
 » quels il prépare des fers; son invasion

» est subite, impétueuse ; l'étendue de son
 » empire en assure la durée ; il le gou-
 » verne avec un sceptre d'airain ; & les
 » Nations étonnées reclament envain des
 » droits que la nature leur avoit confiés
 » pour un meilleur usage. »

ELOGE DE CORNEILLE, *pièce qui a com-
 couru au Prix de l'Académie de Rouen en
 1768, par M. l'Abbé de LANGRAC, avec
 cette Epigraphe: Sperare nefas sit vatibus
 ultrà. (VIDA.) A Paris, chez LE JAY,
 Libraire, quai de Gèvres, 1768.* Ce dis-
 cours donne la plus grande idée de COR-
 NEILLE; on le représente comme le génie
 créateur qui a préparé les succès de la Na-
 tion Française dans tous les genres. » COR-
 » NEILLE fut un de ces génies heureux
 » destinés par une Providence, dont ils
 » paroissent l'ouvrage chéri, à ramener
 » l'homme à sa dignité originelle. Tel
 » elle forma DESCARTES pour ébaucher la
 » raison qu'elle réservoir à CORNEILLE de
 » perfectionner.

Nous rapporterons encore ce beau mor-
 ceau où l'orateur retrace les qualités sans
 lesquelles on ne peut espérer d'atteindre au
 génie de CORNEILLE.

„ Ecoute , toi , qui te prépares à cou-
 „ rir la carrière de CORNEILLE , jeune
 „ homme ? viens favoir si tu y es destiné.
 „ Si la simplicité des mœurs , la force
 „ d'être insensible au ridicule que t'attri-
 „ rera le mépris ou l'ignorance des petites
 „ choses , l'austérité de la vertu , l'impac-
 „ tience de toute domination , le dédain
 „ de l'or , l'opiniâtreté au travail , sont
 „ des affections inféparables de ton jeune
 „ cœur ; si un pouvoir impérieux te tient
 „ enfermé seul avec la gloire & la vertu ;
 „ si ton imagination place alternativement
 „ leur fantôme devant toi ; si un respect
 „ soudain s'empare de tous tes sens ; s'il
 „ te prosterne devant ces effigies sacrées ;
 „ relève-toi : Ouvre CORNEILLE. Quand
 „ le feu de son génie sera descendu dans
 „ ton ame ; quand , livré à des agita-
 „ tions involontaires , des transports brû-
 „ lans , tu te croiras au sein de la nature ;
 „ quand , dans le délire de l'extase , tes
 „ sens seront fermés à tout autre senti-
 „ ment qu'à celui de l'admiration ; quand ,
 „ tous les objets anéantis autour de toi ,
 „ tu n'entendras plus , tu ne verras plus ,
 „ ne respirant qu'à peine , les yeux fixés
 „ au ciel y cherchant le Temple de Mé-
 „ moire , le nom de CORNEILLE au-des-
 „ sus de celui des HOMERES , des SOPHO-

„ CLES, parmi ces noms fameux, la place
 „ pour graver le tien, écrie-toi: J'ai du
 „ génie. O CORNEILLE! adopte-moi pour
 „ ton fils; c'est moi qui suis ta postérité;
 „ digne rejetton d'une si noble tige, je
 „ ne dégènerai pas des titres que tu
 „ m'as transmis; je laisserai mon nom,
 „ comme le tien, la gloire de mes des-
 „ cendants, & l'honneur de ma Patrie, au-
 „ dessus de celui des Monarques les plus
 „ vantés.

2.

Ceux qui, demeurant à peu de distan-
 ce d'une rivière ou de quelque gros ruis-
 seau, voudroient, à peu de frais, élever
 une tonne d'eau courante jusqu'à la hau-
 teur de 50 à 60 pieds, & introduire par
 ce moyen dans leurs jardins, vergers,
 bois, prairies & autres domaines, des
 courans d'eau capables de les embellir, de
 les fertiliser, & même d'y établir des Mou-
 lins ou Manufactures, peuvent s'adresser
 chez M. TROTTIER, Procureur au Parle-
 ment, rue Guenegaud, à Paris. Il don-
 nera aussi les indications nécessaires sur
 une machine peu couteuse, capable de
 battre & enfoncer sans le secours d'aucuns
 bras.

bras & en moins de tems qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les pieux des batardeaux & pilotis, & sur une autre machine aussi peu dispendieuse pour épuiser les batardeaux, quelques nombreuses & abondantes que soient les sources. Enfin les propriétaires de marais & terrains inondés, qui seroient disposés à les donner à rente, à la charge de les dessécher & les mettre en valeur, peuvent s'adresser également audit Sr. TROTTIER.

3.

LA récolte du bled en Pologne excédant ordinairement par son abondance la consommation des habitans; ils ont eû recours à des moyens faciles & peu couteux pour le conserver jusqu'au moment favorable au débit. Voici ce que M. PINGERON leur a vû pratiquer avec succès.

Ils choisissent de la paille longue & bien sèche, & après en avoir pris une poignée d'environ deux pouces de grosseur, ils la lient légèrement avec une ficelle, qu'ils passent autour, en spirale, & ils en font une espèce de corde; ils disposent ensuite cette corde circulairement, en lui faisant faire des contours sur elle-même, pour en

former un tonneau de quatre pieds de haut, sur trois de diamètre, & ils ont soin d'en coudre ensemble les divers contours, à peu près comme une natte. On remplit ces tonneaux de grain bien vanné par un tems sec, on y coud le couvercle, & l'on répand sur le tout une certaine quantité de paille. Le seul soin qu'ils prennent, c'est de tenir toujours ces tonneaux à l'abri de la pluie & de les rouler de tems en tems, pour remuer le grain qui y est renfermé. En tems de guerre, s'ils n'ont pas dans leur voisinage de Ville où ils puissent mettre le grain en sûreté, ils l'enterrent au milieu d'une Forêt, dans des fosses dont l'intérieur est garni de paille, & jettent ensuite de la terre par dessus. Dans plusieurs de ces magasins qui n'avoient été ouverts qu'au bout d'un certain nombre d'années, on a trouvé le bled en fort bon état, excepté dans les contours, où l'humidité avoit formé une espèce d'incrustation.

4.

LA nature qui fait varier ses ouvrages à l'infini, nous fait voir dans les animaux ruminans un mécanisme fort différent de celui qu'elle a donné aux autres animaux

frugivores , & qui tend cependant aux mêmes fins , c'est à dire , à une animalisation parfaite des substances végétales dont ils se nourrissent uniquement les uns & les autres. Le vrai jeu de ce mécanisme étoit encore inconnu, lorsque M. DAUBENTON, en faisant les descriptions anatomiques du Chameau & du Dromadaire, remarqua dans ces quadrupèdes un réservoir d'eau ou de sérosité près de la gouttière de l'œsophage. Ce savant présuma dès lors que cette liqueur est destinée à humecter les pélotons d'herbages, qui de la panse ou premier estomac reviennent à la bouche, dans le tems de la rumination, & sert aussi par ce moyen à défaltrer l'animal lorsqu'il n'a point d'eau à boire. Il a été confirmé dans cette opinion lorsqu'il a reconnu que ce réservoir fait les mêmes fonctions que le bonnet ou second estomac des autres animaux ruminans, qui est aussi un réservoir d'eau ou de sérosité.

M. DAUBENTON livré à des recherches particulières sur la conformation des bêtes à laine, sur leur tempéramment, & sur les causes de leurs maladies, étoit souvent dans le cas d'observer leurs viscères. Il trouva dans le bonnet en contraction une pelote d'herbes, semblables à celle de la

masse contenue dans la panse, & prête à rentrer dans l'œsophage pour revenir à la bouche. D'après ces observations & l'inspection exacte des parties, M. DAUBENTON, dans son Mémoire lu à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences le 13 Avril dernier, donne l'explication suivante du mécanisme de la rumination.

„ Lorsque l'animal veut ruminer, la
 „ panse qui contient la masse d'herbe qu'il
 „ a pâturée, se contracte, & en compri-
 „ mant cette masse elle en fait entrer une
 „ portion dans le bonnet. Ce viscère se
 „ contracte aussi, enveloppe la portion
 „ d'alimens qu'il reçoit, l'arrondit, en
 „ fait une pelote par sa compression, &
 „ l'humecte avec l'eau qu'il répand dessus
 „ en se contractant. La pelote, ainsi ar-
 „ rondie & humectée, est disposée à en-
 „ trer dans l'œsophage; mais pour qu'elle
 „ y entre il faut encore un acte de dé-
 „ glutition. Il se fait dans la partie de
 „ l'œsophage qui aboutit à la panse, au
 „ bonnet, & au *feuillet* que l'on regarde
 „ comme le troisième estomac des rumi-
 „ nans. Cette partie de l'œsophage est en
 „ forme de gouttière, qui peut s'ouvrir
 „ & se fermer, à-peu-près comme l'un
 „ des coins de notre bouche peut faire ces
 „ deux mouvemens tandis que l'autre coin

reste fermé. Lorsque la pelote est prête à entrer dans l'œsophage, la gouttière s'ouvre, & la pelote se trouve à portée d'y être introduite, par la pression subsistante du bonnet dans lequel elle est contenue. L'action des muscles de l'œsophage conduit la pelote jusqu'à la bouche, &c.

Cette découverte est importante, non-seulement par le jour qu'elle répand sur cette partie de l'économie animale, mais encore par sa grande utilité pour le traitement du bétail, soit en santé, soit en maladie, parce que la rumination a beaucoup d'influence sur le tempérament de l'animal. M. DAUBENTON en donne plusieurs preuves, & fait voir combien il est important d'abreuver les bêtes à laine avec circonspection. L'embonpoint qu'on peut leur procurer en les faisant boire souvent, & leur donnant en même tems de bonnes nourritures, n'est que le commencement d'une maladie, qui les conduiroit à la mort, si le Boucher auquel on les livre après les avoir engraisées, ne se hâtoit de la leur donner. Ce Mémoire a une seconde partie, non moins intéressante, dont nous parlerons dans le prochain Journal.

LÉ PÈRE COTTE, Prêtre de l'Oratoire, à Montmorency, a eu sous les yeux la preuve la plus évidente & la plus complète de l'utilité de l'écorce dans les arbres pour la végétation. Elle paroît même en être l'agent le plus essentiel, puisque, comme le remarque ce savant observateur, on voit ordinairement périr les arbres dépouillés de leur écorce, au lieu que le fait dont il a été témoin, prouve qu'une grosse branche peut fleurir & porter du fruit en ne tenant au tronc que par l'écorce.

Tel étoit l'état d'une grosse branche de cerisier, que le PÈRE COTTE apperçut en se promenant dans la Vallée de Montmorency. Elle s'étoit rompue dans le tems où les fleurs commençoient à se développer. La floraison en fut très heureuse; le fruit noua bien, & parvint à une parfaite maturité; en un mot, l'état de cette branche rompue étoit, pour la végétation, précisément le même que celui des autres branches de l'arbre. On la coupa lorsque le fruit fut passé; mais à l'air de vigueur qu'elle avoit encore, il y a lieu de penser qu'elle auroit pu subsister l'année suivante.

6.

L'ACADEMIE Royale de Musique continue de représenter *la Reine de Golconde*, Drame Lyrique apprécié. Ce qui soutient cet Opéra, c'est visiblement le Ballet ou la Danse, qui fait presque seule les trois quarts du Spectacle; car la Musique en est assez terre à terre. On voit pourtant que le Compositeur a cherché souvent à marier le Mode Italien au Mode François, & ce mélange a fait naître une réflexion. Nous distinguons ici simplement deux *Modes*, pour ne point nous engager dans une dispute de mots sur l'essence de notre Musique, que ses Partisans prétendent indigène ou Nationale, & ses Adversaires d'origine Italienne. Ceux-ci ne remontant point plus haut qu'à Lulli, qui étoit Florentin, fixent à cette époque la naissance de notre Musique, quelle qu'elle soit. Ils avancent même que la mauvaise terminaison de nos E muets provient du peu de connoissance qu'avoit Lulli de notre Langue, comme s'il n'existoit pas des airs François bien plus anciens que Lulli, où cette terminaison se fait sentir. Mais supposons que les Italiens soient les créa-

teurs de la Musique en France , & que ce fut tant pis pour nous , comme a dit M. ROUSSEAU de Genève , si nous avions une musique à nous , une musique nationale , qui ne pourroit apparemment , selon lui , qu'être encore barbare , cette musique florentine a pris sûrement le caractère de notre langue , & nous appartient au moins à ce titre. Or pour nous la faire abandonner ; pour nous faire entièrement adopter la nouvelle musique italienne , il faut donc assoupir , ou comme on a dit , désosser ; en quelque sorte notre langue. Autrement la roideur de cet idiome & celle de notre prosodie résistant sans cesse à la mollesse des sons du mode italien ; nous n'aurons jamais qu'une musique anormale , qui n'aura plus d'expression pour nous , & qui ne rendra plus le sens des paroles , devenues alors inutiles , comme on s'en apperçoit déjà , & comme nous l'avons remarqué dans plusieurs morceaux de l'Opéra Golcondois.

Voici une anecdote théâtrale qui mérite d'être conservée. La Tragi Comédie de BEVERLEY fut jouée à Toulouse au mois de juillet dernier. Les quatre premiers Actes furent très applaudis ; mais les spectateurs Toulousains (têtes apparemment moins fortes que les bonnes têtes de Paris) ne pûrent soutenir le 5me Acte. La

OCTOBRE 1768. 473

vue d'un père forcené levant le fer meurtrier sur son propre fils, sur un foible enfant, enchainé par son innocence & par le sommeil, fit élever un cri d'horreur, & les trois quarts des assistans désertèrent sans attendre le dénouement. Un Acteur vint cependant annoncer la seconde représentation pour le lendemain, on lui cria du Parterre: *Adoucissez le 5me. Acte, ou donnez nous une autre Pièce.*



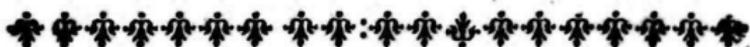
E P I T R E

*De M. D'ARNAUD à Monsieur le Comte DE
FRISE Maréchal des camps & armées du
Roi &c.*

QUE je vous dois, Comte adorable,
Et de raison, & de plaisir !
Près de vous je vais m'enrichir
De la fortune véritable
Etudier l'art de jouir
Et posséder un bien durable
Le seul qu'on ne peut nous ravir ;
Cette Liberté préférable
A tout le faste insupportable
Du courtisan fait pour servir.
Dans votre chateau solitaire,
La retraite de l'agrément
De l'esprit & du sentiment,
Trois hôtes qu'on ne trouve guère
Logeans sous les lambris d'un Grand.
Qui tous trois cherchent à vous plaire.
Oh ! qu'il m'est doux de rappeler
Cette bonne & simple nature
Que les cours & leur imposture
S'efforçoient en vain d'exiler
De mon âme sensible & pure !
Vous m'arrachés à ce sommeil
De soins, de tumulte, de peines ;
Libre, affranchi de toutes chaînes ;
Enfin je parviens au réveil,
Je crois voir mon premier Soleil

Plein d'une agréable moleſſe
Je revole au ſein bienfaiſant
De la plus aimable Maitreſſe,
Au ſein de ma chère pareſſe :
Objet toujours plus ſéduifant ,
Ah ! reviens pour reſter ſans ceſſe
Dans les bras d'un fidèle amant ;
Revenés douces rêveries
Qui ſuivés ſes pas nonchalants.
Revenés , amour des prairies ,
Songes legers & careſſants.
O vous qui de couleurs fleuries
Peigniés l'aurore de mes ans
Vous , pour les ames attendries
La ſource des plaiſirs touchants ;
Mes Dieux , protégés cet azyle
Hélas ! étrangers à la ville ,
Vous devez n'aimer que les champs.
Déjà ma charmante Déeſſe ,
La Belle imagination
Avec l'heureuſe illuſion.
Autour de moi vole & s'empreſſe ;
Je bois dans leur coupe à longs traits.
Fuyés faux plaiſirs , vains regrets ,
Emportés la ſombre triſteſſe
Laiſſés moi goûter pour jamais
Les douceurs d'une ſage ivreſſe ,
Le front paré d'aimables fleurs ,
Accourés flatteuſes erreurs
Parmi les amours & les graces ,
Venés , dans vos magiques glaces
Montrés moi des traits enchanteurs .
Mais peut-être j'aurois à craindre
Qu'on ne ſoupponnat vos tableaux
Le ſentiment ne fait point ſeindre
Lui ſeul doit peindre ſon héros :

Ah , comte , son pinceau de flamme
 Ne peut : il vous représenter
 Tel qu'il vous a peint dans mon ame ,
 Tel que vous craignés d'éclater ,
 Le sage le plus raisonnable
 Le paresseux le plus aimable ,
 Sous les pavots de la langueur ,
 Sous les roses du Sibarite
 Recélant toute la vigueur
 D'une ame ferme & sans limite !
 Hier encore sous ces lambris
 Ou l'amour avec un souris
 Semble caresser l'indolence ,
 Je vous vojois nonchalamment
 Vous livrer à la jouissance
 D'un utile délassément ;
 Nous lisions ces rimes faciles
 Qui firent asseoir les Chauvieux
 Dans ces Bosquets délicieux
 Qu'habitent les ombres tranquilles
 De ces chantres harmonieux ,
 Dont le luth flatte encor les Dieux ;
 Nous savourions , bon La Fontaine
 Et ton génie , & ta candeur ,
 Et tes vers sans fard imposteur
 Comme ils sont coulés de ta veine
 Se répandoient dans notre cœur.
 Ainsi libres d'inquiétude ,
 Ne raisonnans que pour sentir ,
 Philosophes sans vaine étude
 Nous amusons notre loisir.
 Nos jours , plus bornés que des songes ,
 Et dont le ciel semble jaloux ,
 Sont un composé de mensonges :
 Nous avons choisi les plus doux.



P R I E R E

Tu fus mon créateur, mon être est ton ou-
 vrage,
 Au sortir de tes mains je te dus un hommage,
 Reçois le maintenant que je connois le prix
 De tes rares bienfaits, de la mort de ton fils.
 Je nâquis, il est vrai, sujet de ta colère,
 Mais bientôt dans ton sein je retrouvai mon père;
 A peine eût-on sur moi fait cette effusion
 Qui nous rend tes enfants, heureuse adoption!
 Que tes tendres regards, que ta grace abondante
 S'empare de mon âme & la rend innocente.
 Qu'étes-vous devenus? ô tems si précieux!
 Sur votre éloignement j'ose jeter les yeux:
 Revenés jours sereins ou je n'avois pour guide
 Que mon Dieu, que sa grace. ah! je suis un perfide
 Qui ne mérite plus un si rare retour;
 J'ai méprisé ce Dieu, ses grâces, son amour,
 C'en est fait sur ma tête étincelle la foudre,
 Un crime, un mot, je ne suis plus que poudre.
 Que dis je? quoi du Christ méconnois je le sang!
 Je le vois ruisseler de son généreux flanc,
 Ce sang qui tume encore est-il a pure perte?
 Non, ce sang est pour moi, la playe encore ou-
 verte
 Prononce mon pardon Ah! si le repentir
 Peut effacer mon crime & qu'il faille souffrir!
 Que ton glaive vengeur serve bien ta justice,
 Punis dans moi, mon Dieu, punis le moindre vic-

Allume ton courroux ; oui toutes tes rigueurs
Ne seront plus pour moi que de chères faveurs.
C'est ainsi que soumis aux coups de ta justice
J'espère t'arracher un regard plus propice.

Par M. BILLON Curé d'Hautecour en Bresse.





ENVOIS DE FLEURS A UN AML

DANS nos jardins enfants de flore ,
 Végéteries vous sans espoir ?
 Quoi vous naitriés avec l'aurore ,
 Pour languir & mourir le soir.
 Non , non , votre sort m'intéresse
 Mes fleurs ? pour un noble destin
 Que chacune de vous s'empresse
 A se rencontrer sous ma main.

Déjà mon ami vous admire ,
 Il applaudit a vos couleurs ,
 Il vous place auprès de sa lyre
 Et vous partagés ses faveurs ...
 Mais quoi ! d'où nait votre surprise ?
 Qui cause cet étonnement ?
 Croiriés-vous être chés Céphise
 Ou vous servirés d'ornement
 Sur une élégante toilette ?
 Mes fleurs ? ce sçavant atelier
 N'est pas celui d'une coquette
 Encore moins d'un faquin altier
 Que nous nommons un petit maitre.
 Vous avés plû à mon ami ;
 C'est pourquoi je vous ai vû naitre
 Mourés ? votre sort est rempli,

Par le même.



SECONDE LOTTERIE.

Du louable Canton de Schaffouse.

LA première Lotterie de ce louable Canton ayant été dernièrement tirée avec la réalité & l'exactitude les plus scrupuleuses, & s'étant acquise la confiance & l'approbation du public à un tel point, qu'on a souhaité de toute part, qu'il en fut établi une seconde dans le même goût. Nos Seigneurs n'ont pu se dispenser de profiter de ces favorables dispositions du public, & de consentir à ce nouvel établissement; dont voici le plan.

Cette nouvelle Lotterie ne consistera qu'en 5000 Billets. Elle est divisée en trois Classes, & son arrangement est tel, que les Billets, qui sortent dans chaque Classe peuvent encore jouer dans les autres, pourvu qu'ils soient renouvelés à remis, c'est à dire, le plus tard huit jours avant le tirage de la Classe suivante.

La mise pour les trois Classes ensemble monte à 10 florins; & le capital de 50000 fl. qui

en réfultera, est fi avantageusement reparti, que Mrs. les Actionnaires, fans s'exposer à un rifque confiderable; y peuvent gagner des prix impoftans, favoir un de 7000 fl., un de 3500, 2. de 2000, un de 1500, 2. de 1000. & de 750, & 4. de 500. fans la dernière prime qui fe monte à autant, & un nombre confiderable de prix & primes encore affez profitables. Le moindre prix même, qu'on gagne dans la troifième Claffe, confiftant en 12. fl; livre encore à celui qui l'obtient, la mife entière avec un petit profit, & les moindres prix des deux premières Claffes font toujours la mife dans la Claffe fuivante, pourvu qu'on y fuplée le rabaix.

Cette mife fe fera en bonnes espèces valables felon le cours préfent de cette Ville, c'est à dire, en louis d'or neufs à 11. fl., en écus neufs à 2. fl. 45. cz., en écus impériaux, écus de Baviere & louis blancs à 2. fl. 24. cz. Et le payement, après avoir déduit le rabaix ordinaire de 10 pour cent, fe fera dans les memes espèces & à même prix.

Tous les Billets feront fignés par deux Membres du louable Confeil d'ici, fçavoir par Mfr. le Colonel de WALDKIRCH, & Mfr. le Confeiller IM-THURN, & les ti-

rages de cette Lotterie seront faits publiquement par deux Orphelins sur la maison de Ville, sous l'Inspection d'une respectable Commission, & en présence de tous ceux, qui voudront bien s'y trouver.

La réalité & l'exactitude reconnue de la première Lotterie, l'assurance d'un zèle également vif pour le soutien de la réputation & du crédit de celle-ci, l'arrangement profitable qui s'y trouve, ou un nombre presque égal des Billets gagnans & perdans livrer pourtant des prix si considérables, & le charitable emploi en faveur des pauvres, auquel le profit modique, qui en peut revenir est destiné : Tout cela fait espérer avec fondement, que cette Lotterie sera favorablement accueillie du public, & que Messieurs les Actionnaires se dépêcheront d'autant plus avec leurs mises, que le tirage de la 1re Classe se fera infailliblement le 19. Décembre de cette Année 1768. & que celui des deux autres en suivra de même toujours dans l'intervalle de 8. semaines après le tirage de la Classe précédente, ou plutôt, si faire le peut.

Ceux qui voudront participer à cette Lotterie, sont priés par conséquent de vouloir s'adresser à tems aux Collecteurs constitués à cet effet, & de ne les pas incommoder de Dévites trop longues, fatigues

& indécentes. L'arrangement du Plan, aussi simple, & aussi dégagé de tout avantage caché, que dans la première Lotterie & qui met la Direction hors d'état d'accorder à Messieurs les Collecteurs des avantages suffisants pour recompenser leur peine, fait espérer, qu'il ne déplaira pas à Messieurs les Actionnaires d'y suppléer par une redevance de 4. kr. pour chaque Classe.

Le débit des Plans & des Billets se fera ici auprès de la Direction de la Lotterie. Les Collecteurs étrangers se feront connoître par les Gazettes, ou par les Feuilles d'Avis. On aura la bonté d'adresser aux Collecteurs l'Argent & les Lettres franches de Port.

On trouvera des Plans & des Billets de cette Lotterie, chez M. KÖHLY, Directeur des Postes à Bienne.

Lots à 5. fl. 3me Classe.

Prix	a	fl.	
	a		7000
	ja		3500
	a		2000
	a		1000
a 500 fl.			1000
a 300			600
a 200			1000
a 100			1000
a 50			1000
a 20			2000
a 15			3000
a 12			10284

Lots font fl. 33384

Prime	du dernier Lot	fl. 266
Prime	après fl. 7000. à 90. fl.	180
Prime	après fl. 3500. à 45. fl.	90
Prime	après fl. 2000. à 40. fl.	80
Prime	après fl. 1000. à 20. fl.	40
Prime	après fl. 500. à 10. fl.	40
	du dernier Lot	500

es font 34580

P L A N.

5000 Lots à 2. fl. 1re C.

1	Prix a fl	1500
1	a	750
1	a	500
2	a 250 fl.	500
2	a 100	200
3	a 50	150
4	a 25	100
5	a 15	120
40	a 10	400
50	a 5	250
488	a 3	1464

600 Lots font fl 5934

2	Prim. pour le prem & der. Lots à 20 fl	fl. 40
2	Pr. av. & ap. fl. 1500	
a	15. fl.	fl. 30
2	Pr av & ap. fl. 750.	
a	10 fl.	fl. 20
2	Pr av. & ap. fl. 500	
a	8. fl.	fl. 16

608 Lots & Pr f. fl 6040

5000. Lots à 3. fl. 2de. G.

1	Prix a fl.	2000
1	a	1000
1	a	750
1	a	500
2	a 250 fl.	500
4	a 100	400
10	a 50	500
20	a 25	500
50	a 10	500
510	a 5	2550

600 Lots font fl. 9200

2	Pr. pour pré. & der	
Lots a 30, fl.	fl. 60	
2	Pr. av. & ap. fl. 2000.	
a 25 fl.	fl. 50	
2	Pr. av. & ap. fl. 1000.	
a 20. fl.	fl. 40	
2	P. av & ap. fl. 750.	
a 15. fl.	fl. 30	

608 Lots & Pr. f. fl 9380

500. Lots à 5. fl. 3me Classe.

	Prix	a	fl.
1			7000
1			3500
1			2000
1			1000
2	a 500	fl.	1000
2	a 300		600
5	a 200		1000
10	a 100		1000
20	a 50		1000
100	a 20		2000
200	a 15		3000
857	a 12		10284

1200 Lots font fl. 33384

1	Prime pour le premier Lot	fl. 266
2	Primes avant & après fl 7000. à 90. fl.	180
2	Primes avant & après fl 3500. a 45. fl.	90
2	Primes avant & après fl 2000. a 40. fl.	80
2	Primes avant & après fl 1000. a 20. fl.	40
4	Primes avant & après fl 500. a 10. fl.	40
1	Prime pour le dernier Lot	500

3214 Lots & Primes font 34580

B A L A N C E.

Recette:

- 1 Classe 5000 Lots a 2 fl. 10000
 - 2 Classe 5000 Lots a 3. fl. 15000
 - 3 Classe 5000 Lots a 5. fl. 25000
-

Somme des mises fl. 50000

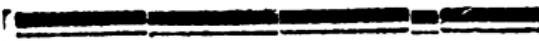
Dépense:

- 1 Classe 608 Prix & Primes font fl. 6040
 - 2 Classe 608 Prix & Primes font fl. 9380
 - 3 Classe 1214 Prix & Primes font fl. 34580
-

2430 Prix & Primes font fl. 50000



E N I G M E.

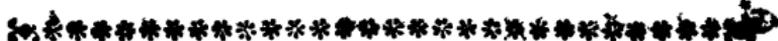


LECTEUR , mères d'enfans jumeaux ,
 Nous sommes nous mêmes jumelles.
 Rarement on nous trouve belles ;
 Mais l'on doit tout à nos travaux.

Sans nous , des ZEUXIS , des APHELLS ,
 Connoitroit-on l'art enchanteur ?
 Et le talent , non moins flatteur ,
 Des PHIDIAS , des PRAXITELES ?

Nous avons même utilité ,
 Lorsqu'une sotte préférence
 N'a pas détruit-dans notre enfance
 Notre parfaite égalité.

Tes yeux nous dévinent peut être ,
 Après ce fidèle portrait ;
 Mais tu ne pourrois nous connoitre ,
 Si l'une de nous ne l'eut fait.



T A B L E.

L es Fantaisies.	page. 378
Lettre à un Ami sur le dégoût du monde.	387
Les Bœufs. Allegorie.	399
Lettre au Correcteur du Journal Helvétique.	410
Sur la gloire.	422
Les Vendanges, Idylle II.	432
Sur un ouvrage nouveau.	437
Journal d'une Dame.	445
Annonces de Livres & Avis Divers.	456
Epitre de M. d'Arnaud à M. le Comte de Frise, Marechal des Camps & Armées du Roi.	474
Prière.	477
Envoi de fleurs à son Ami.	478
Lotterie.	480
Enigme.	487